

Je sème à tout vent



Poèmes choisis

Frédéri Louis Marcelin

La poésie est subjective, elle est ce que l'on veut qu'elle soit, Elle peut être classique, répondant à des règles strictes, elle peut également devenir prosaïque, ou libre, avec ou sans ponctuation.

Parfois des mots s'imposent et prennent leur envol hors de mon contrôle alors je les suis cherchant leur sens profond, imaginant leur couleur ou leur musique.

Dans tous les cas je me moque éperdument de la facture, je n'ai rien à expliciter, ni commentaires à énoncer. Je suis un homme libre et j'écris librement, sans raison particulière que jouer avec la langue, puis j'en fait partage. Si mes textes plaisent j'en suis heureux, s'il rebutent ou indisposent j'en suis désolé.

L'escalier.

Dans sa cage l'escalier se déroule
Sur son dos ses cheveux dénoués coulèrent
Des seins brillants comme deux soleils
La main se promène sur le corps
Des yeux dans des yeux échangent des regards
La bouche rencontre la bouche
Les doigts s'agrippent aux doigts
Dans sa cage l'escalier se déroule
Je me souviens ses yeux
Le bruit de ses souliers
Dansants sur les marches
La voix qui chantait aux étages
Et ces marches rythment mes pas
Dans sa cage l'escalier se déroule.

Juin 1970

Épitaphe nécrophile.

Plonge tes ongles acérés
Dans ma chair livide.
Accroche à ta vie l'exhalaison de ma mort.
Oins mon corps de tes pleurs,
Extirpe l'amer de ton cœur.
De mon sépulcre fouie la terre,
Que ton corps aime la terre où gît mon linceul.
Puis, retourne aux plaisirs de la vie.

Novembre 1971

Souillure universelle.

Éclaté de soleil
Ô corps de Venus
Corne d'abondance lançant aux cieux
Des parures fatales
Objets de fantasme
Fouille dans nos crânes
L'allégorie de jours futurs
Passés dans l'immensité du néant
Comme un seul atome déchu
Ultime instant de notre vie
Qui saura du viol de la virginité
Préserver nos âmes souillées.

Septembre 1975.

Tango.

Je hais le tango
Languissant énamouré
Geignant sirupeux
Empêtré de guimauve
Gluant et pleurnichard
Guindé et gominé
Renversant et saccadé
Doucereux et glissant
Je hais le tango
Aux regards vides de musettes argentines.

Juin 1987.

L'eau.

Elle est source essence sève et sang.
Elle baigne le minéral le végétal et l'animal.
Omniprésente même dans l'absence
Elle est claire calme rapide agitée
Forte douce ou cruelle ou salée.
Sa force est incommensurable dans la colère
Et sa persévérance absolue
Qui dans sa lutte cristalline et obstinée
Abat le plus puissant des granits et le polit.
La lumière est sa compagne de jeu
Toutes deux depuis les temps immémoriaux
Dansent une valse éternelle en grands arcs irisés
De leur étreinte naissent zéphyr et tempêtes.
Leur alchimie commune transmute
La liquide présence de minéral en éther.
Elle est matérielle autant que spirituelle
Liant en un cycle divin
Froidures glacées et vapeurs éthérées.
Elle transporte nos générations
Qu'en orgasmes inondent le sein de nos femmes.
C'est par elle que vient l'enfant
Et c'est en elle que la chair quitte les os.
Elle étanche notre soif et coule nos navires.
Elle fait tourner nos moulins
Et dans sa crue périr nos enfants.
Elle est vie et mort, amour et haine
Bénéfique ou maléfique.
De sa précipitation des cieux

Naît l'espoir de nos récoltes
Mais se perdant dans la nuée elle ruine nos semences.
Espérée et redoutée attendue et quémandée
Elle enfante des dieux qui à leur tour se déchaînent
Sur nos pauvres échine humaines.
Elle va de la montagne vers l'océan
Puis renaissance de la mer
Revient jusqu'en flocons apaisants
Recouvrir nos tourments.
Mais reconnaissants nous la savons bien plus souvent
Bonne que mauvaise juste qu'injuste
Douce qu'amère et tendre que violente.
Nous la savons parce qu'elle est en nous
Et que nous sommes d'elle.

Septembre 1992.

La terre.

Glaise d'où nous fûmes tirés dont nous fûmes pétris
Terre de feu de glace
Terre unique aux terroirs multiples
Terre ingrate et sèche grasse et fertile
Tourbières landes et déserts rocs des montagnes
Glèbe des plaines terre maudite ou bénie des dieux
Nous sommes sur elle comme sur une femme
Nous labourons ensemençons
Amants comblés et maris déchus
Elle nous rend au centuple l'amour et la haine
Nous sommes en elle comme en une femme
Terre de mystère et de folie matrice originelle
Fidèles en son sein pénétré et infidèles vitriolés
Nous exultons d'elle comme d'une mère
Terre de mensonge et de vérité bébés ou initiés
Nous tétons ses mamelles salées goûtons le miel à ses lèvres sucrées
Terre d'élection dont nous fûmes bannis
Nous la rêvons république
Terre de guerre et de sang
Où nous sommes enlisés nous la rêvons universelle
Terre de gloire et de misère de joie et de détresse
De peine et de labeur d'épines et de douceur
Terre pavée de noir et de blanc
Nous te voyons pourtant bleu du fond des cieux.

Mars 1995.

Aurore.

La si chaude cajolerie de velours noir
Dans la nuit d'été étend son drap protecteur
Sur nos peaux nues offertes aux lentes ardeurs
D'un désir que seul calme la douceur du soir

La cristalline morsure hivernale
D'une longue nuit sans lune glace nos os
Et fige nos sens comme refroidit les eaux
Nous laissant séparés abattus et pâles

Mais que survienne du fond du sol timide
Une jeune pousse verte frêle et tendre
Triomphe la vie de la froideur perfide.

Décembre 2012

Il y a cent ans.

Ils étaient des millions rampant dans la boue
Des millions qui tremblaient dans la poussière
Le parfum putride du trépas pour bannière
En face leurs frères dans un même dégoût

Du fond de leur tranchée sans nul autre espoir
Qu'être encore demain survivant au charnier
Les yeux clos pour ne pas voir la camarade gagner
Et remplis du vacarme des obus chaque soir

Au combat pour une poignée de rois de nantis
Dix-huit millions sont couchés dans la terre
Parce que la fraternité devait se taire
Pour le Capital des vies par millions anéanties.

Juillet 2015.

Verdun.

La blancheur putride d'un cadavre gisant
Du profond de sa tranchée le regard sans yeux
Fixant un ciel trop clair depuis le sol crayeux
Les deux mains tendues vers un dieu inexistant

Arborant sombre grimace pétrifiée
Qui ne sait plus rien des souvenirs du passé
Ignorants la puanteur des trépassés
Dédaigneux de cette jeunesse sacrifiée

Des généraux glorieux aux képis étoilés
Passent en revue des guerriers désolés.

Juillet 2015

Mes amis.

Ils sont aux quatre coins du monde éparpillés
Si loin et si proche pourtant liés à jamais
Aux souvenirs intenses des jeunes années
Les cinq doigts d'une main tendue et dépliée

Prête toujours à clore sur une autre offerte
La chaleur de l'amitié sincère et sans détour
Tout comme la fraîcheur des Sorgues alentour
Qui baignaient notre école de ses eaux vertes

Tous mes amis je pense à vous le cœur ouvert
Que la camarade nous guette je m'en fiche
Nous avons vingt ans et nos sourires offerts.

Octobre 2015.

Sorgue.

Dévalant le chaos des rochers amassés
Ton eau surgit sauvage et bienfaitrice
Vague ininterrompue et salvatrice
De ta vasque profonde ou sont tes secrets

Jaillissante depuis ton ventre de pierre
Tu te déverses en écume blanche
Qu'au bas de tes éboulements s'épanche
Sur les algues vertes de ton lit de pierre

Sorgue alors tu prends pour nom et puis te répands
Dans tant de ruisseaux qui sont veines de cristal
Laissant sous l'arbre voir tes reflets de métal
De bonheur sur tes rives était mon printemps.

Décembre 2015

Ça ira !

J'habitais le beau pays qui s'appelait France
Ses paysages sublimes se succédaient
C'était une république et je l'aimais
Aujourd'hui elle a attrapé un goût rance

Ces gens que nous avons élus pour gouverner
N'administrent plus et nous trompent salement
Nous méprisent et nous écrasent lâchement
Sous semblants démocrates nous sommes bernés

Par une troupe de mauvais mercenaires
Au service d'une poignée de rois nantis
Qui nous veulent garder au fond de nos taudis
N'ayant qu'à subir ce qu'ils veulent nous faire

Ces forbans dénués de honte bredouillant
Une langue châtié mais sans queue ni tête
Lorsque fixés sur leur perchoir ils s'entêtent
A nous servir d'insipides soupes en baillant

Tandis qu'ils massacrent notre constitution
Se prévalant indûment de socialisme
Ils nous réchauffent un très vieux fascisme
Extrait de l'histoire sans plus de précaution

Imprégnant de haine un peuple pacifique
Foulant aux pieds les républicains principes
Sans plus de vergogne qu'un Pétain Philippe
Qu'ils finissent d'une destinée tragique.

Décembre 2015.

Je ne suis pas Charlie.

Ceux-là mêmes qui huaient Charlie méchamment
Tandis qu'il défendait leur liberté follement
Manifestent maintenant leur infortune
Implorant police de leur donner la lune
Voilà donc pourquoi je n'étais pas Charlie
Ni que je porte aujourd'hui deuil pour Paris
Je suis Français par tradition républicain
Fier de mon histoire et non pas sans chagrin
Honteux de voir un gouvernement de pleutres
Se comporter comme le font tous les traîtres
Piétinant sans vergogne nos règles sacrées
Édictant lois scélérates en jargon sucré
Pour mieux nous contenir en dépendance
Et éviter qu'au citoyen ne vienne conscience
Fallait-il qu'en ce pays au long de ma vie
Ne vois que délier ce qui en faisait l'envie
Et que dans la tourmente véritablement
Les tribuns se conduisent lamentablement
Omettant qu'ils doivent bien servir la France
Au lieu de la plonger dans l'intolérance
Libre je suis et le resterais jusqu'au bout
Fraternel avec ceux qui resteront debout.

Janvier 2016.

Vacuité.

Le monde commence lorsque l'enfant paraît
Que celui-ci grandisse le monde avec lui
Devenant plus forte qu'au ciel étoile qui luit
Sa vie n'en connaît que ce qui lui apparaît

La réalité n'est que tromperie du néant
Et notre consentement à l'appréhension
Transforme en conformité nos illusions
Et réalise ce que nous sommes céans

Ainsi l'authenticité pour chacun varie
Et que cet être de nouveau disparaisse
Son souvenir s'estompe au grand charivari.

Janvier 2016.

Tribunal international.

D'un hypothétique dieu chantant louanges
Le despote paré d'une toge blanche
Marche et danse bringuebalant des hanches
Ogre infâme et sournois singeant un ange

Fais semblant de pénitence et faut pardon
Au-devant de son peuple disant prière
Avance fièrement protégeant son arrière
Dissimulant son âme damnée de larron

Ainsi face à cette juridique assemblée
Simulacre de justice des profiteurs
Tombera peut-être son masque enjoué.

Janvier 2016.

Exilées.

Elles vont sur les chemins cherchant subsistance
Orphelines de leurs nations abusées violées
Craintives ignominieusement dévoilées
Abandonnées sur quelque grève en instance

Laissées pour tous les comptes avec ou sans vie
Noires africaines blanches kurdes fuyardes
Ramassant en hâte leurs ultimes hardes
Rêvant du solidaire en implorant survie

Précipitées aux grillages des frontières
Dans un dernier cri de souffrance amère
Elles ne sont plus que tourments et colères.

Janvier 2016.

Assassins.

Sous leurs drapeaux verts les pourceaux se repaissent
Vidant les chargeurs de leurs fusils sur nos corps
Ôtant d'un coup la vie si douce à nos transports
Lors Indigents cadavres à pourrir nous laissent

Se jetant sur la farine volée à nos mères
Violant nos sœurs nos filles et nos femmes
Pillant déchirant tout à grands coups de lames
Ils survivent eux-mêmes à la misère

Criminels ils le deviennent par la guerre
Guidés par des fous de dieu à l'ignoble dessein
Qui sans foi ni loi sont monstres sanguinaires.

Février 2016.

Événementiel.

Le fracas de l'information redondante
Laisse définitivement peu de place
À ce qu'à travers le monde il se passe
La vie des stars vomissure débordante

Remplace ici-bas la culture humaine
Traquant sur le net des images choquantes
Qui hors du contexte et bien humiliantes
Se veulent pertinente n'étant qu'incertaines

Journalistes ne sont sitôt que chroniqueurs
L'investigation est un gros mot ordurier
Les reporters nécessairement contrariés
Ne peuvent publier à l'envie de leur cœur

Les médias tenus par de fermes industriels
Dans le velours posent nouvelles insipides
Et transforment tout en guimauve putride
Laissant là le chaland bien sage et heureux

Lors qu'insoumis et libres certains s'affairent
À rechercher dans les dépotoirs des nantis
L'évènement caché à la foule des petits
Que les puissants perfidement voudraient taire

La France n'est pas la patrie des droits de l'homme
Non plus que L'Amérique celle de la liberté
En creusant profond vous trouverez la vérité
Méfiez-vous car fuyante elle se dérobe à l'homme.

Février 2016.

Antoine.

Pour passion voler au ciel étoilé
Pour nécessité écrire
De Toulouse par-dessus les Pyrénées
Le courrier jusqu'au Sénégal convoyé
Par-delà la grande traversée jusqu'aux Andes farouches
Plongeant sur Santiago tel le faucon
Les lettres passaient des routes extraordinaires
Pris dans la guerre
Épris de liberté
Jusqu'au ciel s'est envolé
Un petit prince l'accompagnait
Deux étoiles de plus y sont demeurées.

Février 2016.

Corrida en Arles.

Au plein centre des arènes millénaire
Le taureau est là son puissant mufle en l'air
Droit sur ses pattes les naseaux grands ouverts
Sous le soleil dans l'air dense téméraire

Il fait face à son adversaire si tenu
Vêtu de son beau costume de lumière
Venant à l'encontre de l'animal frère
Offrir un combat dans sa grande tenue

Les deux sont ici qui se scrutent fièrement
Sur le sable du cirque ils vont s'affronter
Le premier poitrail ouvert et cornes pointées
Le second tête nue avance hardiment

La bête fonce sur la cape écarlate
Le toréador esquive sous les vivats
La foule se dresse criante de hourras
Le taureau faisant volte-face s'écarte

Dix fois durant le manège recommence
Les aficionados explosent de passion
Sur les gradins du théâtre plus de raison
Et les acteurs jouant avec la mort dansent

De petits hommes mordorés piquent l'animal
Sur son dos de banderilles enrubannées
Les picadors aux chevaux caparaçonnés
Par leurs tridents recadrent la bête qui a mal

Le matador collant de sueur sort l'épée
Le taureau racle du sabot tête en avant
Il s'élançe les cornes acérées râlant
Crachant sang et eau comme recherchant la paix

Dans un ultime effort il charge le bonhomme
Du ciel plongeant jusqu'à son cœur le fer si fin
Bloquent son élan et la bête s'écroule enfin
Son sang sucé par le sable et là-haut l'homme.

Mars 2016.

L'air.

Air emplissant de souffle nos inspirations
Ciel où voyagent les nuées de nos passions
Éther où nous sommes du sol jusque aux cieux
Depuis si longtemps présent à nos aïeux
Froidure gelant l'hiver la surface de l'eau
Chaleur laissant le sel orphelin des eaux
Dans ta présence qui semble une absence
Nous aiguïsons notre odorat qui est ton sens
Baignant dans tes parfums légers comme roseaux
Côtéant myriades d'insectes et d'oiseaux
Lorsque furieux tu tempêtes nous te craignons
Si tu te fais lourd et pesant nous nous plaignons
Empli des nuées tu caches notre soleil
Léger frisson la nuit tu veilles notre sommeil
Nous t'inhalons sans y penser aucunement
Nous quittant d'un soupir définitivement.

Mars 2016.

Cécité.

Tandis qu'au loin s'estompe la brume sale
La ville s'éveille au son des voitures
L'aube est passée par-dessus les toitures
Nul n'a rien vu et l'agitation s'installe

Chacun gesticulant et donnant du coude
Pour se frayer un chemin dans la foule
Bravant ce fleuve qui lentement s'écoule
Dans les remugles d'une rumeur sourde

Sortir des tunnels dans une lueur blafarde
Les yeux encore rougis d'une nuit trop courte
Le front baissé dans une vie qui s'écourte
Voyant sans que plus personne ne regarde.

Mars 2016.

Venise.

Sur les canaux glauques de cette lagune
Où un bonheur triste illumine l'âme
Les grandes barques noires mues par la rame
Effleurent d'insolents canots sous la lune

L'immense parvis avec son campanile
Déserté depuis si longtemps par les doges
Où chaque touriste y va de son éloge
Étale sa splendeur décadente d'île

Îlots innombrables plantés dans la vase
Où reposent moisis des palais fatigués
Venelles parsemées d'escaliers déglingués
Des églises délabrées jusqu'à l'extase

Plus loin des havres tranquilles pour des pêcheurs
Avec maisons simples colorées et propres
Des îles sans orgueil d'allure plus sobre
Étalent leur bonheur simple avec candeur

Car Venise est ainsi sa lagune transie
Et que la brume se lève les alpes au loin
Aiguisent leurs superbes dents dans le lointain
Me laissant par toute cette beauté saisis.

Mars 2016.

Bordeaux.

D'une boucle au bord de l'eau vient votre nom
Cependant que le vin en fit votre gloire
Les riches maisons témoins de cette histoire
Abritaient vos hontes bourgeoises sans renom

Qu'au temps des conquêtes négociant le nègre
Commerçant en concours l'aussi belle Nantes
Vous fîtes aisément des fortunes géantes
Construisant fièrement une ville allègre

Puis l'engourdissement vous vint pour trois siècles
Vous regardant vous-même dans la quiétude
Des navires à quai vous aviez l'habitude
La morue venait et le vin partait du demi-cercle

Au temps que la Lune était forêt de matures
Le jet du pont de pierre le fermait céans
Là finissait la Garonne et venait l'océan
Aux portes de la ville était l'aventure

Si des restes du palais de l'Ombrière
L'enfance de Pétronille et d'Aliénor
Hantent délicieusement vos rêves encor,
Désormais la ville a franchi vos barrières.

Lançant furieusement des bras tentaculaires
Vers des villages jadis noyés dans les pins
Parsemés de vignes où courraient des lapins
Des chevreuils pourtant y ont encore leurs aires

Entre des hameaux confus construits en hâte
Pour abriter des humains en trop grand nombre
Vos jalles serpentent dans l'ombre des arbres
Vers une Garonne aujourd'hui dilettante.

Mars 2016.

Le feu.

Volcans en furie crachant des incandescences
Eclairs foudroyants zébrant un ciel sombre
Tenter du fond des grottes de vaincre l'ombre
Essayant au feu de donner la naissance

Sapiens rêvassait dans le froid de Prométhée
Lors maître de l'étincelle qui réchauffe
Jaillit des premières hordes qui s'échauffent
Une génération sûre de fécondité

Qu'à l'abri des frimas devint multitude
Et peupla la terre au-delà des océans
A peine Caïn frappait le fer rougeoyant
Que déjà Sapiens prenait de l'altitude

Blériot tanguait dans l'avion de toile blanche
Et Enola Gay larguait sur Hiroshima
Si terrible feu tel qu'espoir se referma
Lors Sapiens commençait de scier sa branche.

Mars 2016.

L'ombre de la vie.

Je n'ai jamais aimé l'école.
J'ai toujours été rétif à l'ordre.
L'ordre du monde, l'ordre des choses.
L'ordonnancement des êtres.
Je hais les tyrans ainsi que les esclaves.
Je suis libre, n'ai aucun dieu.
Tu me dis :
Je t'aime, moi aussi.
Je te déteste, moi non plus.
Je veux l'impossible, la lune à mes pieds, c'est possible.
D'autres l'ont fait.
Peut-être, nul ne sait vraiment.
Je ne sais rien cependant je connais tout.
C'est un sentiment, pas un fait.
Non c'est un fait, j'en ai le pressentiment.
Tu me dis :
Je t'aime, moi non.
Je te déteste, moi aussi.
Je suis un faussaire, un menteur.
D'autant que je ne dis que la vérité, mais c'est la mienne.
Celle des autres est bien différente.
Leur vérité je m'en fous.
Oui mais la réalité, est vraie.
La réalité change selon que tu la regardes, d'en haut ou d'en bas.
Tu joues avec les mots.
Non, les mots se jouent de moi.
J'hésite souvent entre un mal et le moindre entre un mot et le pire.
Les mots sont des armes qui nous blessent.
Les mots savent aussi nous caresser.
Ils savent surtout caresser nos blessures.
Les mots ne servent de rien, touches moi.

Je ne sens rien, es-tu absent de mon toucher ?
Regarde mes yeux, eux savent parler sans rien dire.
Tes yeux, ils voient mais ne regardent rien.
Tu es mort, et n'en sais rien.
Si je suis mort, je n'en fus pas averti.
Donc tu vis dans le néant, tu n'es rien qu'une ombre.
Je suis l'ombre de la vie.

Mars 2016.

Migrantes.

J'entends les grues qui gueulent
Loin au-dessus du sol
Le ciel pèse
Je suis planté là
Elles volent plus loin
Je les entends encore faiblement
Puis d'autres arrivent
Encore et encore
Criardes esclaves de la nature
Toujours cet identique chemin
Tracé dans l'immensité du ciel
Au printemps comme à l'automne
Elles passent et repassent
Dans un sens puis dans l'autre
Je suis toujours là
Je ne bouge pas sédentaire
Leurs vols me narguent
Cela dure des jours
Cela dure aussi la nuit
Je les entends dans le soir
Parfois le jour elles tournent en rond
Elles s'attendent ou s'invectivent
Puis d'un jet repartent droit devant
Des oies des grues je ne sais pas
Elles sont là et n'y sont plus
La vague en grand Vé est à peine passée
Qu'une vague nouvelle vient
Elle accourt crier à mes oreilles de terrien
Tu vois je vole je vole je vole et tu restes là.

Mars 2016.

Gironde 1.

Les fleuves boueux s'écoulent
Entre des rives incertaines
Endiguées de saules et d'osiers
Bordées de palais désolés
Ils vont leurs courses vers l'estuaire
Roulant leurs eaux troubles
Entre des batteries de carrelets
Puis l'océan reflue sur eux
Conservant cette couleur brune
En raclant le fond de leurs lits
Les eaux mêlées de la mer et des rivières
Inexorablement vont à l'immense océan
Au bec où les deux fleuves s'entremêlent
Le grand océan les appelle
Parfois marées plus violentes
Pénètrent Dordogne et Garonne
Engendrant ce mascaret
Qui poussant sa vague insolente
Semble vouloir exhausser son sel
Jusqu'à leurs sources montagneuses.

Mars 2016.

Desperados.

Les miséreux jamais ne s'apitoient
Tentant de cultiver semblant de joie
Ils vont de désillusion en dépit
Chez certains la haine y fait son lit
L'inimitié gonfle des cœurs meurtris
Ne sachant plus que cracher le mépris
Alors sur des routes de rancune
Pour emblème un quartier de lune
Saccagent violent tuent au pur hasard
D'une idéologie prise au bazar.

Avril 2016.

Pas de deux.

Pantins anorexiques sautant comme des cabris
Déhanchant tristement leurs corps torturés
Dans des chaussons qui sont des brodequins
Des filles et quelques garçons
Souffrant misère les pieds en sang

Sur quelques mesures musicales geignardes
Pour un parterre de mâles libidineux
Et de vieilles petites filles se rêvant en scène
Étoiles filantes artistement déguisées
Montrant leur cul mais très pudiquement
Dans des chorégraphies à grand-peine érotisantes
Tutus ridicules sur des fesses trop maigres
Grosses cuisses musculeuses et sourires niais
Pour un pas de deux qui font grimper au rideau
Des foules guindées qui se pâment
Ce spectacle a quelque chose de la boxe
Où les corps souffrent pareillement
Émerveillant des spectateurs extatiques
Dans une eucharistie de connaisseurs.

Avril 2016.

Danse vieil Océan.

Bras levés faisant vague ondulante
Sur l'ensemble des corps soudés
Qui subitement s'éparpillent
Telle myriade de bulles mourant sur la plage
Puis reviennent se grouper
Ainsi que la vague se gonfle au ressac
Mue par un chant vibrant à son rythme
La danse duplique le mouvement des corps
Une respiration profonde sublime des gestes
Amplés et harmonieux imitant l'océan
 D'un coup dissonante l'antienne
 Bouscule ce bel équilibre
Par deux par trois les corps se dispersent
Prenant des allures chimériques
 Évoquant une nature troublée
 Par l'apparition de faunes
Sur une musique devenant furibonde
Des satyres courent d'aériennes sylphides
 Dans un apparent désordre
 S'enchaînent alors des tourbillons
La musique reprenant l'air de la mer
S'apaise lentement resserrant la troupe
 Jusqu'à la disparition de la houle
 Enfin la scène s'assombrit
Les corps s'estompent
Et le vieil océan nous salut.

Avril 2016.

Visiteur.

Passant par ce monde
Parcourant cette petite planète
J'allais nonchalamment
D'un pas débonnaire
Jouer du spectacle de l'univers
Tout n'y était qu'harmonie
De grands animaux des plus petits
Partageant sans jalousie
D'immenses prairies
Et de gigantesques forêts
Mais tout à coup
Le plus malingre et le plus mal fait
Devant protéger son petit
Plus que tout autre exposé
Car sans défense trop longtemps
Se mit en tête de dominer le reste
Fini la quiétude car ce petit être
Malin et contrefait trouva moyen
D'ordonner à sa convenance
La marche de ce joli monde
Alors commença le chaos.

Avril 2016.

Déchirer le voile.

De leurs voix douces elles chantent la colère
Levant un poing rageur vers un ciel de tonnerre
Femme déshonorée par de mâle coutumes
Couvertes entières d'horribles costumes
Ne voulant plus plier rompues sous des douleurs
Infligées des hommes étouffant leurs bonheurs
Déchirer ses voiles ternes lourds et suffocants
Faire surgir leurs visages et les montrer riant
Laisser partir la peur et retrouver la joie
Abandonnant les hommes à leur folle foi.

Avril 2016.

Orage d'été sur le Luberon.

Air immobile et pesant
Fluorescences sur azur d'encre
Zébrures fulgurantes
Ébranlement du tonnerre

Les cieux fracassent la montagne
En une tempétueuse expiration
Puis à grands seaux la mer s'y renverse inondant la terre trop sèche
Qui boit d'une avidité d'ivrogne
Cette manne liquide précipitée du zénith sur le sol aride
Où brutalement germent
Des fleurs éphémères
Parsemant la garrigue de taches colorées
Odeur âcre des plantes sauvages mêlée à la moiteur tiède du sol
Qui s'évapore vibrant sous la nue
D'un ciel à nouveau flamboyant.

Avril 2016.

La mamée.

Entre Sorgues et Luberon
L'enfance était éternelle
Dans cette plaine étroite
Qu'entre l'Isle et Cavaillon part en sifflet sur Apt
Mon appétit débordait
De l'odeur de l'huile des olives
Où des œufs frais grésillaient attendant le pain
La mamée et ces cent deux ans
Dans son fauteuil d'osier
Cachant des bonbons dans son tablier
Me chantait sa langue si douce
Que je ne savais comprendre
Elle escalada doucement
Mais sans aide les marches de la mairie
Allant voter la seconde fois de sa vie
Petite silhouette noire avec sa coiffe blanche
Décidée à ce que personne ne choisisse pour elle
Cette nouvelle république elle qui en avait tant vu
Elle qui avait vu partir tant d'hommes
Dans des guerres futiles et meurtrières
Allait encore vivre deux mois
Huit semaines de sourire et de douce quiétude
Accompagnant mes premières bêtises de son petit rire moqueur
Puis un jour s'endormir
Sans qu'aucun nouveau soleil
Ne vienne plus lui ravir la fin de sa nuit.

Avril 2016.

Disparus.

Ils sont là présents essentiels vivants
À nos vies qui vont si tranquillement
Nous négligeons de les satisfaire
Tant leur existence est familière
Nous oublions de dire nos amours
Car nous les croyons ici pour toujours
Soudain l'absence nous est cruelle
Serrant nos cœurs baignant nos prunelles
Nos pleurs sont vains discernant le vide
Marquant nos faces de nouvelles rides
Témoignant d'une profonde douleur
Du souvenir d'un passé de douceur.

Avril 2016.

Poussières d'étoiles.

Un temps nouveau viendra
Où nous serons unis par la joie
Quand chacun veillera sur l'autre
Dans le bonheur d'être lui-même
Les cœurs jadis emplis de peines
Déborderont d'allégresse
Un imperceptible soupir
Dissipera la haine et l'envie
Le noir et le blanc iront ensemble
Sur des chemins d'une indicible lumière
Éclairant jusqu'au plus profond de nos âmes
La sombre partie de nos êtres
Alors nous laisserons transparaître
La noblesse et la fierté
De devenir des hommes
Et nous soignerons les blessures
De cette terre qui depuis si longtemps
Nous transporte au travers de cet univers infini
Dont poussières d'étoiles
Nous sommes construits.

Mai 2016.

Aux Haïtiens.

Vous mes sœurs et mes frères
Là-bas au bout de l'atlantique
Captifs d'un pays de misère et de splendeur
Libres dans votre envoûtante poésie
Amoureux de la vie comme nulle part ailleurs
Dansant et chantant au milieu de ruines
Une espérance sublime de vitalité
Enfants de Toussaint
Vous êtes l'ouverture du monde
Taisant votre chagrin sous la joie de vivre
Nègres magnifiques venus de si loin
Du fond des navires ballottés par la mer
Dans un monde nouveau
Cultivant vos anciennes coutumes
Et moi ici avec ma peau trop claire
Mes yeux trop bleus craignant la lumière
Envieux de votre force vitale
Admiratif de vos mots qui s'égrènent
Comme des perles blanches enchâssées dans l'ébène.

Juin 2016.

Réfugié.

Toi qui vins de si loin
Quérir un refuge
Après ce triste naufrage
Souhaitant une manne nouvelle
Pour nourrir tes enfants
Restés dans ton pays de misère

Toi qui vins aussi près
De nous chercher le secours
Que nous ne t'offrirons pas
Tu erres dans ta solitude désolée
À la prospection de quelques miettes
Que nous te concéderons peut-être

Toi qui es tout contre nous
Quémandant un peu de chaleur
Que nous ne t'offrirons pas
Tu passeras l'hiver dans le froid
Avec une mauvaise couverture

Que nous aurons laissé aux rebuts

Toi qui es venu d'au-delà des mers
Si tu retournes un jour chez toi
Au si doux pays de ta mère
Souviens-toi que nous étions absents
Défaillants à te sauver de ta détresse
Aveugles à considérer ton infortune.

Juin 2016.

Le geste.

Debout sur le rocher
Tout au bout du promontoire
Dominant l'immensité marine
Un samouraï habillé de noir
Dégagea d'un geste sûr
Le sabre de son fourreau de bois laqué
Il leva ses deux bras tenant la lame
Face au ciel d'un bleu très pur
Le temps d'un éclair
Le fer abattu
Trancha net le ciel
Qu'aussitôt s'ouvrit sur la nuit
Alors jaillit d'un coup
Le scintillement de milliards d'étoiles.

Juin 2016.

Icare.

J'allais comme un cheval fou
Sur une lande inconnue
Spongieuse et désolée
Sous un ciel indigo
Mes bras devenant des ailes
J'envolais mon corps
Vers des cieux mordorés
Puis voyant mon ombre
Portée par un soleil diffus
Ramper sur la terre
La liberté envahissant mon corps
Je montais en des cieux ignorés
Tester la fonction de mes rémiges
Plus j'allais haut
Plus le soleil resplendissait

Mon ombre désormais sur les nuages
Dessinait comme un voile sur du coton
La chute était impossible
Je devais monter toujours plus
Et me fondre à jamais
Dans les nuées de l'inconscience.

Juin 2016.

Pin maritime.

Racines sinuant au tréfonds de la roche
Puisant en elle une ressource pingre
Qu'avec une opiniâtre ténacité
Elles remontent à la surface
Et mutent en arbre

Déployant autant qu'il est possible
De rares branches noueuses
Portant de fines aiguilles
Tachetant la caillasse blanche
D'un désordre clair et doucement vert

Le tronc écailleux et brun
Fissuré de rouge
Vrillé malmené et tors de mistral
Étire tant bien que mal ses bras contrefaits
Sur un horizon démesurément bleu

Ainsi condamné à l'admiration
Suspendu au vide limpide de la calanque
Le pin cri sa douleur silencieuse
Tendant sa rugosité marine
Aux impitoyables éléments.

Juin 2016.

La plus courte des nuits.

À peine le crépuscule faiblissait
Dans un ouest laiteux
Qu'un disque énorme et safrané
Surgissait d'un orient de velours violet
L'occident sombra dans une encre noire
Tandis que l'astre nocturne
Éclairait davantage un ciel libre de nuage
On vit au zénith quelques étoiles

Qui commençaient de briller
Puis la lune obliquant vers le sud
Pris sa course aux cieux nocturnes
L'indécent grondement d'un avion
Vint un instant troubler cette quiétude
Puis le calme revint
Laissant la plus courte des nuits
Jusqu'au matin
Plaine d'une lune bienveillante.

Juin 2016.

Une histoire Française.

Y avait-il grand soleil sur Paris
Ce quatorze juillet 1789
Lorsqu'un peuple affamé
Grondant révolte
Prenait une Bastille vide

Des lumières avaient-elles
Éclairées ces parisiens
Où la simple colère
Avait-elle mis sur les pavés
Ces sans-culottes

Armés de piques et de fourches
Vouant à la géhenne un royaume dégénéré
Ils criaient vengeance et liberté
N'ayant que leurs cœurs gros
D'une rancune d'abandon

Tiers état d'une société scélérate
Laissés pour compte
Par la noblesse et le clergé
Ils réclamaient trop fort
Plus d'égalité

Courant vers cette forteresse
Au travers des faubourgs
Dans une allégresse débridée
Ils rêvaient tout haut
D'un avènement fraternel

Cependant que déjà
Des bourgeois nantis plus que noblesse
Visaient un ordre nouveau
Où seule richesse serait pouvoir
Le ciel se couvrait-il sur Paris ce jour-là.

Juillet 2016.

Dans la chaleur de l'été.

La touffeur venue bien tardivement
Plaque au sol et sur les murs blanchis
Des lézards s'activant furieusement
Le jour nous espérons un soir rafraîchi

Les roses remontent un ton plus pâle
La campagne désormais jaunissante
Se dissout dans une nuée brutale
Nous rêvons de sources jaillissantes

Sous un ciel d'une seule pièce bleue
Les lavandes éclatent leur parfum
Des abeilles butinent les épis bleus
Indifférentes à tout importun

Les petits aspics tout de patience
Repliés sur eux-mêmes attendent
D'un rongeur passager l'imprudence
Quand fulgurant leurs lacets se détendent

La terre a durcit poudreuse en surface
Le pas laisse une trace poussiéreuse
De loin on perçoit le nuage fugace
D'un marcheur sur une allée pierreuse.

Juillet 2016.

Je suis...

La voix que l'on n'entend pas
Le paysage que l'on ne voit pas
La peau qu'aucun ne touche
Le goût des choses inconnues

La parole que l'on n'écoute pas
L'icône qu'aucun ne vénère
Le lépreux que tous évitent

La puanteur des cadavres

La présence des hommes
L'espérance d'un lien
L'amour refusé
...L'absence de Dieu.

Juillet 2016

Voyageur intersidéral.

Rebondissant de planète en planète
Parcourant l'univers en tous sens
Dans l'infinie noirceur sidérale
Éclairé fugacement par des étoiles
J'aperçois des enroulements galactiques

Grandes spirales ouvertes et lumineuses
Qui dansent esseulées sur le fond
D'un ciel toujours plus sombre
Et pointillé de milliards d'étincelles

Certains de ces points de lumière
Forment des dessins mouvants
Composant des tableaux éphémères

Perdu ici au centre de l'immensité
Je sens battre le cœur du monde
Qui est mon propre cœur

Puis très lentement

Je sens l'éther se densifier
Les galaxies se rapprochent
Les étoiles s'éteignent une à une

Je perçois un goût de sang

L'espace se rétrécit et devient chair
Plus tard je discerne un flottement
Et j'entends un autre cœur

Ce n'est pas le mien
Mais son rythme m'accompagne
Dans une parfaite quiétude

Subitement je ressens une poussée
Puis d'autres plus nettes
Je baignais dans une lumière douce

Brusquement la lumière m'éblouit
Le froid m'étreint je crie ma douleur

Et découvre le sein de ma mère.

Juillet 2016.

Réveil mutin.

La nuit d'été retient un peu la chaleur du jour
Au petit matin quand la nuit passe son tour
Lorsque la fraîcheur l'emporte et frissonne
Redonnant au corps des ardeurs plus friponnes

Je sens ton corps près du mien tout chaud de sommeil
Au travers des volets luit déjà le soleil
Alors comme un larron je m'approche de toi
Troussant ta chemise laissant jouer mes doigts.

Juillet 2016.

Aller simple.

Pas même un simple wagon pour les bestiaux
Avec des stalles de la paille un peu d'eau
Et cette vieille odeur rustique prenante
Et apaisante des calmes ruminantes

Uniquement des fourgons de marchandises
Plancher de bois brut pour une mort promise
L'âcre odeur de pisse de sueur et de merde
Des vieux des malades dont les vies s'y perdent

Amoncelés nombreux dans ce clos trop petit
Hommes femmes et enfants de si loin partis
Serrés hébétés sur cette route de fer
Pour cet épouvantable voyage en enfer

Le bruit de la locomotive loin devant
Des aboiements de chiens et des soldats hurlant
Quand le train stoppe pour emplir son ventre d'eau
De quelques bois disjointes certains sauvent leur peau

Ceux-là qui tentent de fuir de chercher de l'aide
De trouver de quoi boire et manger et entraide
La foudre des fusils leur éclatant les reins
S'effondrent à terre tandis que repart le train

Le convoi à nouveau roule portes verrouillées
Sur ces êtres perdus désemparés souillés
Bien plus tard le périple infâme finissant
Les wagons crachent leurs voyageurs chancelants

Alors crasseux puant ceux qui n'ont point péri
Bien rangés sur le quai s'en vont subir le tri
Examinés nus les moins faibles épargnés
Les autres honnis aux douches gazés et niés

Puis leurs corps s'en vont en fumerolles sombres
S'effilochant au ciel évanescentes ombres
Disparus définitivement outragés
Seuls restent quelques fantômes négligés

Et des noms de lieux abhorrés des mémoires
Phrases insipides dans les livres d'histoire
Buchenwald Struthof Treblinka Belzec Dachau
Neuengamme Mauthausen Auschwitz-Birkenau.

Août 2016.

Mauthausen 5 mai 1945.

Vous n'osiez pas
Vous ne pouviez pas
Franchir cette porte à rebours
Où le travail devait vous rendre libre
Cadavres encore vivants
Tremblants sur vos jambes décharnées
Les yeux immenses de faim
Les mains tendues pour un bout de pain

Tu ne pouvais plus mon père
Tu ne savais plus si dehors
La vie existait encore
Tu voyais ces Américains casqués
Étaient-ce de nouveaux bourreaux
Remplaçant les uniformes noirs

Tu étais là et n'osais pas franchir le pas
Traverser ce portail
Sortir de l'enfer

Vous n'aviez plus de confiance
Vous n'aviez plus d'espoir

Tu es resté là longtemps
Pleurant sur le tas d'os
De tes vingt-trois ans
Des larmes qui ne venaient plus

Leurs sourires en face forcés
De circonstance
Contraints par l'effroi
De ce qu'ils avaient été incapables d'imaginer

Là derrière les crématoires toujours fumants
Abandonnés en hâte par les tortionnaires
Vomissant leurs putrides odeurs

Enfin sortis du camp
Dans le train qui vous rendait
Au pays qui vous avait vendu
Vous vouliez vous croire voyageurs ordinaires
Mais trop frêles silhouettes
Sur le quai personne ne vous connaissait

Ton nom épinglé sur ta poitrine
Pour que tante Jeanne te retrouve
Au beau mois de mai de Paris retrouvé.

À la mémoire de mon père.

Août 2016.

Rêve et réalité.

Je me prenais parfois à rêver
D'antipodes ensoleillés et sauvages
De rivages mordorés
Où des filles nues courant dans les vagues
Venaient nonchalantes déposer leur corps
Sur un sable noir et brûlant
Sous l'abri vert des cocotiers

Je me prenais parfois à me croire Ulysse
Croisant d'île en île
M'y cherchant moi-même sur chaque nouvelle terre
N'y trouvant que mon ombre imprécise
Cédant aux chants des sirènes
Naufrageant ma nef
Sur les récifs de mes cauchemars

Je me voyais parfois voler
Albatros dessus la mer immense
Qui jamais ne se pose
Des semaines des mois cherchant pitance
Regardant de si haut les bateaux
Évitant leurs hommes d'équipage
Seul dans le ciel sans fin

Je voyais par la fenêtre
Ouverte ou fermée la campagne
Changeant sa livrée chaque saison
Je suis resté dans ce pays
Celui qui m'a vu naître
Celui qui me verra partir
Pour les horizons infinis de l'absence.

Août 2016.

Aux femmes de Syrie et d'ailleurs...

Perles d'Orient Vénus en collier de nacre
Filles dérobées d'étoffes noires d'encre
Gardées secrètes sous vos linceuls vivantes
Afin que plus personne ne vous enchante

La honte soit sur vos frères et vos amants
Occultant la lumière de vos yeux charmants
Sous les voiles infâmes celés par vos aïeux
Dans une folie dictée de sombres religieux

Premières victimes d'un massacre ordonné
Où rien ne vous sera nullement pardonné
Violées persécutées lapidées oubliées
Vos destins à la mort sont à jamais liés

Que surviennent la guerre et son cortège
C'est encore vous qui en subirez le siège
Et vos enfants emportés dans la tourmente
Sacrifiés aux chocs de batailles sanglantes

Vous laisseront à jamais veuves et stériles
Vos hommes de ses affrontements futiles
Ne tireront que vil esprit de vengeance
Hâtant de tout un peuple la déchéance.

Août 2016.

Au bord de l'eau.

Semblant faire du ruisseau
Un charmant chemin de mousse verte
Les lentilles minuscules et innombrables
Frémissent pourtant au moindre mouvement
D'un poisson rasant la surface du flot
Les iris d'eau ondulent leurs longues feuilles
Et lancent leurs fleurs bleues pointillées de jaune
Les poules d'eau promènent nonchalamment leurs petits
Des grenouilles disparaissent subitement
Happées par un brochet qui rôde
Sous la couverture glauque
Parfois une branche morte
Tombée d'un arbre et dérivant
Vient troubler ce bel agencement
Laissant un sillon clair dans le chemin vert.

Août 2016.

Reporters.

Ils ont déchiré leurs peaux aux ronces de la vie
Courant par des routes tortes et boueuses
Cherchant où se cache la justice honteuse
Exilée par les hommes de biens qui l'ont ravi

Ils ont fracassé leurs os aux murs des prisons
Simplement à croire à plus juste partage
À libérer l'information de sa cage
Serrée par les hommes pour de cupides raisons

Ils ont crevé leurs yeux à trop saisir l'horreur
Parcourant sans armes des champs de bataille
Juste pour témoigner des funestes ripailles
Engendrées par l'usage insensé de la peur

Ils n'ont eu en retour que les pages lustrées
Des magazines distillant l'abject poison
Dont ils voulaient combattre l'ignoble attrait.

Août 2016.

Naute cosmique.

Le sentier gravit la montagne
Chantournant ses lacets
Tel un grand reptile immobile
Lentement je marche
Allongeant ou raccourcissant mon pas
Au gré des pierres et des petits ruisseaux
Descendant parfois
Puis remontant une pente plus raide encore
Parfois au détour d'une courbe
J'aperçois la vallée tout en bas
L'aber se couvre d'ombre
Tandis que le soleil illumine
La cime des adrets d'une aura rougeoyante
L'effort devient plus intense
La fatigue alourdit mon allure
Là-haut le col se rapproche
Un aigle plane haut dans le ciel clair
Son cri perçant signale sa présence
Et les petites marmottes se précipitent au terrier
La marche ne sera plus très longue
Le port se dessine en vé tranché à la hache
Par des géants dans cet univers karstique
J'ai laissé la forêt loin derrière moi
Puis j'ai traversé les estives
Le jour baisse l'air est plus rare et plus pur
Je trouve enfin un tapis d'herbe
Perdu au milieu des éboulis
D'où s'écoule un mince filet d'eau claire
J'y étanche ma soif et pose mon sac
Ce soir la lune est absente
Et la nuit qui désormais s'installe
Allume un à un des petits points blancs

Loin de la brume des plaines
Loin des lumières de la ville
Encore une petite heure
Et la nuit prendra toute sa densité
Alors fermant mes yeux respirant profondément
J'attends je patiente
Mon corps est collé au sol
Totalelement dans l'harmonie du monde
Je retarde le plus qu'il m'est possible
L'instant de soulever mes paupières
D'ouvrir mes yeux à la profondeur nocturne
Enfin je sais qu'il est temps
J'ouvre démesurément mon regard face aux cieux
L'éblouissement est immense
Des millions de petites lumières scintillent
Le grand serpent de la voie lactée resplendit
Je sens le mouvement du ciel
Jusqu'au fond de mon ventre
Brusquement je ne suis plus qu'une plume
Je vole je flotte au centre de l'espace
Je suis devenu ainsi qu'une étoile
Parmi les milliards de l'étendue cosmique
J'ai perdu toute pesanteur
Tout épuisement
Toute peur
Tous maux
Tous sentiments
Je suis le ciel.

Septembre 2016.

Notre Roi.

Nous ne connaissons pas notre roi
Pourtant d'une main de fer
Il maintient coi nos rêves
Ses serviteurs seigneurs zélés
Qui ont noms présidents ministres
Nous confinent pieusement
Dans une fausse liberté
Où de gentils députés font semblant
De représenter nos illusions
Nous laissant de jolis jouets

Pour communiquer nos angoisses
Ils nous parquent comme des animaux
Dans de somptueux clapiers
Tout équipés de magnifique technologie
D'autres ont moins de chance
Ils cherchent pitance où ils peuvent
Nous rappelant notre favorable condition
Ils sont des épouvantails
Leurs misères sont nos gardes-chiourmes
Leur indigence dicte notre conduite
Redoutant de tomber trop bas
Nous obéissons ainsi à notre roi.

Septembre 2016.

Transgression.

Fille de Lesbos prisonnière
Dans la cuirasse d'Harès
Je cache la honte
De m'être éveillé mâle

Je cache mon déshonneur
D'être fils et père
De ceux qui murent
Leurs épouses et leurs sœurs

Je fuis l'opprobre
De mes semblables
Qui ne vont en guerre
Que pour asservir les cœurs

J'en appelle à Eros et Aphrodite
Pour conjurer la gangrène
Qui corrompt le sang et l'esprit
De mes frères d'orient.

Septembre 2016.

Vieux chêne.

Je suis là depuis si longtemps
J'étire mes bras immenses
Embrassant l'air avec bonheur

Depuis le printemps
Mes frondaisons bruissent

A tous les vents

Maintenant mon vêtement est rêche
J'ai dû ces derniers temps
Chercher l'eau du fond de la terre

La première pluie de l'automne
A un peu rafraîchit ma canopée
Mais je sais le devenir de mon feuillage

Je sens un frémissement glacé
Parcourir ma sève
Et devine que l'hiver va venir

Des oiseaux qui occupent mes branches
Beaucoup vont partir
Pour de plus beaux jours sous d'autres cieux

Mais je suis chêne et têtue
Je ne laisserai pas les frimas
Me défaire de mes feuilles

Je les saurai s'éteindre de leur vert
Mais les garderai accrochées
Même sèches et recroquevillées

Les laissant tomber seulement
Aux prémices du printemps prochain
Alors bien que déjà séculaire je reverdirai

Et des enfants que je ne connais pas encore
Viendront en promenade
Escalader mes vieilles branches.

Septembre 2016.

Sortie automnale.

Le Mistral en bourrasque
A prit mon chapeau
Il vole comme un grand oiseau noir
Par le travers de la garigue
Accroche un instant
Les aiguilles d'un pin
Puis saute de nouveau

Dans l'air libre
Je reste tête nue
Sous le soleil automnal
Les oreilles pleines
De la fougue mistralienne
Le cheveu en bataille
Les narines frissonnantes
Des forts parfums du thym
Des genévriers des pignes éclatées
Des figues sauvages et mielleuses
Toutes ces odeurs
Prenants en otages mes sens égarés
Je me penche sous un amandier
Amassant dans mes poches
Ses délicieuses coques
Des larmes coulent sur mon visage
Mais ce n'est pas par tristesse
C'est seulement l'air trop vif
Et la lumière encore ardente
Qui taquinent mes yeux
Les premières grives
Lancent leurs tout petits cris
J'avance sur le sentier
Je suis saoul du grand air du plateau
En redescendant dans la combe
Le calme revient doucement
Et sous un chêne vert
Là mon chapeau reposé.

Septembre 2016.

Offrande.

Au creux de mon oreille
Dis-moi des secrets
Je les garderai enfouis
Ma mémoire sera leur tombe

Au creux de ma main
Dépose un baiser
Mes doigts le recouvriront
Je le garderai bien au chaud

Mets dans ma bouche
Le fruit que tu viens de cueillir

Ma langue l'écrasera
J'en garderai à jamais le goût

Caresse ma vieille peau
De ta main fine et légère
Laisse-y ton parfum
Il sera la trace de ton passage

Si je t'oublie ne m'en veux pas
Ma tête est trop lourde
Mon cœur trop plein
Des souvenirs d'ici-bas.

Octobre 2016.

Grand père.

Tenant par la main les enfants de mes enfants
Menant en balade l'avenir de mon sang
J'irai par de charmants chemins de tendresse
Mes vieilles mains sur leur front posant caresses

Je m'arrêterai parfois s'ils sont bien sages
Montrer d'anciens souvenirs de paysage
Détaillant l'ondulation bleue des collines
Où minot j'allais courir dans les ravines

Puis plus tard lorsque le soleil sera rouge
Quand le vent retombé plus rien ne bouge
Je m'assiérai avec eux sur un vieux banc de bois
Leur contant d'héroïques et glorieux exploits.

Novembre 2016.

Mes petites filles.

Le rire clair de mes petites drôlesses
Grâce naturelle des premières années
Élégance sublime et désordonnée
Que rien n'entrave que leur maladresse

Avec la liberté qui leur est si légère
Elles inventent un nouveau monde à leurs lois
Le rendant conforme et disponible à leur joie
Laisant là leur peine qui n'est que passagère

Cherchant par le jeu la place où elles seront
Elles vont d'un pas insouciant trouver leur chemin
Ne pouvant que consoler leurs petits chagrins
Je ne suis que témoin de ce qu'elles feront.

Novembre 2016.

Jour des morts.

Aucun souffle
Chères âmes trépassées
Brume prégnante ciel blanc
Lumière diffuse et sourde
Quelque pépiement d'oiseau
Assourdi par l'immobilité de l'air
De quelque feu la fumée monte droite
Confondue au brouillard
Les vignes sont veuves de leurs grappes
Elles portent un deuil de rouille
Les cimetières trop fleuris
Vomissent des chrysanthèmes.

Novembre 2016.

Immigrant.

Abandonne ici tout espoir
La route est bien trop longue
Pour refaire à l'envers le chemin
Retrouver père et mère au pays de tes aïeux

Abandonne ici tout bagage
Laissant au hasard tes pas
Trouver nouveau refuge
Et terre où grandiront tes enfants

Abandonne ici toute rancune
Fais fi de toute vengeance
Construit maison hors du limon
Des regrets des pleurs et du chagrin

Abandonne ici tes armes
Prends charrue et bœufs
Traçant sillons d'une glèbe inconnue
D'où jailliront les blés de ton pain levé.

Novembre 2016.

Commerce d'ébène.

Parti sous le vent de Gorée la cruelle
Gonflé de l'air du grand large
Toute voile déployée
Durant de longues semaines
Le navire craque balloté par les flots

Tandis qu'entravés dans l'entrepont
Sales puants suants apeurés
De pauvres nègres vendus par leurs frères
N'entreverront rien de l'océan
Pendant cet unique et ultime voyage
Qui les débarquera esclaves
En quelques Amériques

Disputant pitance aux rats
Chiourme sans rames
Pareillement malmenée
Par d'infâmes gardiens
Maniant chicote avec rage

Trop faibles certains trépassent
Leurs corps laissés aux vivants
Ou jetés juste expirants aux requins

La traversée touchant à sa fin
Sur le pont on devise d'avenir radieux
De plantations de cannes et de coton
En buvant du vin de Bordeaux

Au-dessous la tristesse le désespoir
Le renoncement et la mort
Ont depuis longtemps
Remplacé les plaintes et les pleurs
Ne reste qu'un silence criant de douleur.

Novembre 2016.

Chantez pour moi.

Chante pour moi l'éternelle chanson
Des bois morts flottés par les fleuves
Branches tombées d'arbres lointains
Roulées polies par les courants marins
Puis revenus échouées sur des plages
Diffformes monstrueuses et merveilleuses
Devenues animales ou humaines
Sculptées par l'imprédictible nature

Fredonne pour moi les stances anciennes
Du cycle de la destinée mêlant au temps
La nonchalance et l'excitation
Des âmes tombées dans l'oubli
Revenant troubler nos existences
Si frêles si fragiles rouée tordues
Par l'étouffant vacarme du silence
En serrant le bruit désordonné de nos vies

Joue pour moi le doux refrain des sirènes
Appelant les intrépides marins
Qui succombant à leur charmes
Tombent aux abysses avec volupté
Laisant à la surface leurs navires désarmés
Dérivant au hasard vaisseaux fantômes
Alimenter l'imaginaire de quelque poète
Ou musicien dépourvu d'inspiration

Fait vibrer pour moi ton violoncelle
Faisant au ciel voler ton archet
Sur les cordes étoilées du firmament
Sa voix sera musique de l'univers
Ses plaintes auront toutes les couleurs
De la terre dépouillée des traces humaines
Alors ma joie demeurera immobile
Ou vagabonde dans l'infini voyage des esprits.

Novembre 2016.

L'âme du monde.

Où se trouve l'âme du monde
En quel endroit
Dans quel envers
D'une montagne d'une mer
À la source de quelque fleuve
Au fond de quelque caverne
Est-elle omniprésente à nos sens
Sommes-nous des petits morceaux
D'une grande âme éternelle
Enveloppant l'univers
Le couvrant d'une peau diaphane
Invisible à notre discernement
Est-elle un filet nous gardant captif
Nous reliant les uns aux autres
Un lien unissant le vivant
Un électron joignant tous les atomes
Du vivant à l'inerte
De la belette furtive au roc le plus dense
Les gardant indissociables
Inextricablement attachés
Qui nous rendant solidaires
Nous laisse cependant
Libre de tout mouvement
De toute pensée
De toute différence.

Novembre 2016.

Vieilles blessures

Avançant dans l'âge loin de l'avènement
Alors que le dénouement se fait plus proche
Voulant comme des enfants vider nos poches
Reviennent en foules de vieux sentiments

Les anciennes blessures de notre enfance
Ressurgissent comme des lames de rasoir
Tranchant la chair des souvenirs quand vient le soir
Nous prenant à revers de notre conscience

Avec d'autant plus douloureuse acuité
Qu'ils étaient enfouis profond dans la mémoire
Empilement divers de vieilles histoires
Qui bout à bout sont ce que nous avons été.

Novembre 2016.

Histoire blanche pour Afrique noire.

Ababdehs...Zulgo

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Depuis longtemps
Des caravanes venues de l'orient
Faisaient des razzias sur notre terre,
Elles repartaient avec nos enfants pour esclaves.
Puis un jour par l'océan,
Des navires pleins d'hommes blancs,
Chargés de cadeaux empoisonnés,
Ont débarqué sur nos côtes de l'ouest.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Ils ont corrompus nos rois
Avec verroterie et vieux mousquets.
Certains de ces petits rois,
Firent la guerre à leurs voisins,
Prenant prisonniers pour vendre aux blancs.
Nos frères partaient esclaves au pays lointain sans retour,
Que les blancs avaient conquis,
Y effaçant d'autres peuples.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Alors ils établirent des comptoirs commerciaux,
Des marchés où nos plus riches denrées,
Nous vendions pour de la poudre aux yeux.
Nous étions naïfs et bons enfants,
Sans méfiance nous sommes laissés berner.

Un jour le courage vint aux blancs,
De s'aventurer plus avant dans nos pays,
Ils y trouvèrent richesses à leur convenance.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Un jour ils dirent tout ceci est à nous.
Les nègres ne sont pas des hommes,
Partageons ce magnifique continent.
Ils étaient sept nations de la lointaine Europe,
Ils firent un joli dessin de notre si beau continent,
Puis ils crayonnèrent des frontières,
Là où naguère il n'y en avait pas,
Et inventèrent cinquante pays à leurs affinités.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Nous fûmes désormais cinquante,
Où les sept nous imposèrent langue nouvelle,
Histoire fausse, et religions importées.
Nous traitant comme piétaille,
Nous enlevant même pour guerroyer chez eux.
Choisissant parmi nous les plus dociles
Pour les accoquiner à leurs mesquineries,
Les faisant complices et débiteurs.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

Ils ont des décades durant voulu effacer nos racines,
Nous créer besoins que nous n'avions pas,
Nous faire aimer leur Dieu que nous ne connaissions pas.
Puis las de régenter eux-mêmes,
Ils sont partis laissant tranquillement
Leurs complices gouverner pour eux.
Seules leurs entreprises sont restées
Il faut bien continuer de nous pressurer.

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent.*

On nous a tellement pris, tant violé, torturé.
Nous ne sommes plus personne que la faim
Qui tenaille notre ventre.
Leurs complices d'hier sont nos présidents,
Qui nous affamant nous jettent à l'exil.
Tandis qu'ils se gavent de subsides au peuple destinés.
Refermant la boucle d'une ceinture coloniale,
Ils s'apprêtent maintenant à nous vendre aux chinois

*Nous étions heureux
Deux mille peuples
Sur notre grand continent
Ababdehs...Zulgo.*

Décembre 2016.

Pauvre Victor.

La vile putréfaction de nos élites,
Déteignant sur des citoyens corruptibles,
Empeste l'argent sale et illicite,
Détourné malignement par ces nuisibles.

Un relent de racisme et de haine
Flotte, nauséabond, sur mon si doux pays.
Nos tribuns boulimiques sans plus de peines
Se goinfrent d'abus de biens sociaux à l'envie,

Laissant croître terrible misère morale,
Sinon matérielle, d'un peuple en déshérence.
Des enfants perdus ignorant toute morale,
Deviennent assassins sans plus de conscience,

Embrassant sottement d'idiotes religions,
Qu'ignorent lâchement tous nos gouvernements,
Occupés de former des niaiseux sans raison,
Tout juste capable d'exécuter une tâche sagement.

Il est loin le rêve du grand Victor Hugo ;
Qui pensait qu'en proliférant les écoles,
On pourrait tant supprimer de sombres cachots.
Alors que désormais nos élus nous volent.

Celui-là qui espérait que l'enseignement
Produirait de braves et dignes citoyens,
Serait aujourd'hui chagriné profondément,
De voir le profit pour toutes fins et moyens.

Décembre 2016.

Amours adolescentes.

A treize ans n'étant que songes,
J'allais à l'envie de mes pas.
Cachant timidité qui ronge,
D'autant qu'hardi ne l'étais pas.

Amoureux sans cesse ni repos,
Fou du parfum des fillettes,
Flattant Vénus à tout propos,
L'œil aux plis des chemisettes.

Pris de l'ardeur de les étreindre,
Tel le cheval rongant son frein,
Par la poésie les dépeindre,
Calmait un peu mon fol entrain.

N'osant jamais prendre leurs mains,
Plongeant dans un profond chagrin,
J'errais sans but sur les chemins,
Sans de l'amour l'ivraie ni le grain.

Décembre 2016.

Mémoire.

Que nous manque l'amour, naguère si vivant,
Dans l'insondable vertige de la mémoire,
Lorsque nus sous les draps nous étions amants.
Embrassant notre jeunesse en pleine gloire.

Désormais, nos âmes meurtries et dolentes,
Et nos corps alanguis mais toujours enlacées,
Cherchent au jour tombant des anciennes sentes
Où retrouver l'émoi de nos ébats passés.

Depuis l'indolence apaisant nos délires,
La quiétude bourgeoise amoindrissant les sens,
Nous somnolons tandis que les nuits s'étirent.
Rêvant des délices de notre adolescence.

Décembre 2016.

Épaves humaines.

Venus de la mer et du vent
Ecume des vagues jetée sur le sable
Par un ressac furibond

Laissés pour compte
Moribonds
Echoués par centaines

Abandonnés
Sur d'inhospitalières côtes

Venant d'on ne sait quelle contrée
Quérir un nouvel ancrage
A vos vies déchirées par la guerre

Chercher réconfort
A vos corps décharnés par la famine

Aux rives d'une vieille Europe
Transie de peur
Réfractaire à vous secourir

Vous errez de port en port
De ville en camps de fortune
Dressés en hâte pour vous cacher
Construits pour vous soustraire
D'une populace déjà désespérée
De ne connaître nul avenir à ses enfants

Vous venez grossir les rangs
De tous les pauvres oubliés
Dans les faubourgs crasseux
Que la grande ville vomit hors ses murs

Vous serez plus miséreux que les plus indigents

Requérant soupe populaire
Et vieux habits délaissés
Orphelin à jamais de votre terre natale.

Décembre 2016.

Mouvance.

Étrange vague qui nous porte,
Depuis la naissance,
Vers un incertain destin.
Ballotant nos existences
Au gré des vents,
Tel un navire allant
De tempête en calme plat.

Étrange vague qui nous submerge,
De sentiments divers,
Jouant de notre cœur
Une partition dissonante.
Orchestre hétéroclite,
Chantant l'amour et la haine,
La passion et l'indifférence.

Étrange vague qui nous plonge,
Dans les affres de l'amertume
Ou dans une indicible félicité.
Ressac infiniment douloureux,
Raclant rocs et sables,
Nous laissant ridés et souffrants,
Abandonnés sur quelque grève.

Étrange vague qui nous flotte,
Comme de vieilles branches
Arrachées aux forêts,
Écorchées polies par le fleuve,
Puis rejetées par l'océan,
Vidées de toute sève,
Prêtes à partir en fumée.

Janvier 2017.

Premier givre.

L'air, froid, immobile,
Tient les arbres serrés de givre,
Le cèdre étale ses branches

En vagues transies,
L'écume blanche de ses aiguilles,
Figée, pendue,
Comme des glaçons obliques,
Où nul oiseau ne daigne se poser.
L'hivernale froidure,
S'est installée,
Masquant les sons,
D'une cotonneuse sourdine.
La vie semble prisonnière
D'une atmosphère laiteuse,
Éclairée par le sud
D'une surbrillance timide.
Les fumées montent droites des foyers,
Se perdant ton sur ton
Dans la crème glacée de l'hiver.

Janvier 2017.

Principes.

Tu aimeras selon ton inclination.
Tu n'admireras que la nature des choses.
Tu ne chériras que ta mère la Terre.
Tu respecteras tout le vivant comme toi-même.
Tu ne prendras que ce qu'il t'est nécessaire.
Tu ne te compareras qu'à toi-même.
Tu n'édifieras de temple pour aucune raison.
Tu ne reprendras ton espèce qu'avec parcimonie.
Tu ne tueras quiconque.
Tu élèveras tes enfants dans la gloire de l'univers.

Janvier 2017.

Ambivalence.

Pourvu d'un sexe indéterminé,
J'allais, indifférent à la foule,
Marchant d'un pas ferme,
Vers un improbable destin.

Seul dans la multitude,
J'allais ni homme, ni femme
Étranger parmi ceux de ma race,
Recherchant une incertaine identité.

Hétérogène et rejeté de tous,
J'allais sur la montagne,
Chercher refuge dans la solitude,
Abandonnant toute prétention.

Mais trop peu prudent,
J'allais dans la nudité de mon âme,
Lorsqu'ils sont venus vers moi,
Ôter ma vie de leurs existences.

Janvier 2017.

Puis la neige.

Des arbres pelés tendent au ciel des doigts secs,
Qui effilochent des pelotes de brouillard.
Des corneilles croassent en claquant du bec,
Épiant quelque pitance laissée au hasard.

À la nuit tombante, de jeunes renards roux,
Arpentent, sans espérance, le sol gelé.
L'hiver nous étreint, attisant notre courroux,
De devoir demeurer à l'abri des gelées.

L'éther pâle et froid s'étend comme une toile,
Des peluches blanches virevoltent dans l'air,
Posant sur la terre une laine glaciale,
Masquant les bruits, telle une cloche de verre.

Janvier 2017.

L'hiver du fleuve.

La brume est sur le fleuve.
Des berges à peine esquissées,
On aperçoit les cabanes des carrelets,
Qui semblent des sentinelles floues,
Surveillant le va-et-vient des eaux troubles.
La Garonne roule des flots mornes,
Portant çà et là des bouts de bois,
Tombés par mégarde en amont,
Et dérivant au fil de la rivière
Tels des fantômes à demi noyés ;
Levant parfois un bras noir,
Implorant le secours
D'une improbable sirène.
Point de barques, ni de pêcheurs,

Le fleuve s'écoule dans la solitude,
Sous une chape mouvante de vapeurs froides.

Janvier 2017.

Cathédrales.

Tous ces navires de roche immobiles,
Accrochés à la terre et tendant vers le ciel,
Leurs plus hautes flèches, dans le couchant vermeil,
Arborant leurs magnificences futiles,

Où, tant de maçons, posant pierre sur pierre,
Ignoraient du chantier, le début et l'issue.
Chaque génération ne l'ayant qu'aperçue,
Couvrait le vide intérieur d'un voile de pierre.

Tandis que des prélats cousus d'or surveillaient,
De pauvres hères bâtissaient à leur gloire,
Les temples où viendraient reposer leurs ciboires,
Et le peuple rançonné s'y émerveiller.

Tant de peine et d'inconfort et de dur labeur,
Pour couvrir le défaut de justice et d'amour,
Masquant de l'église au peuple son désamour,
Par un faste pompeux surnoisement trompeur.

Désormais inscrites dans nos paysages,
D'une lapidaire beauté sculpturale.
Elles sont, d'une vacuité sépulcrale,
Du mensonge un bien lointain appareillage.

Février 2017

Des mots.

J'écris sur les ailes du vent
Des mots qui volent,
Rien n'en reste qu'un chuchotement
À l'oreille d'un sourd.

J'écris sur les vagues de l'océan
Des mots qui se noient,
Rien n'en reste que le goût du sel
Sur une langue muette.

J'écris sur les flammes d'un brasier
Des mots qui brûlent,
Rien n'en reste qu'un voile de cendre
Dans un regard aveugle.

J'écris dans le gras de la glèbe
Des mots qui germent,
Rien n'en reste que jachère
Foulée par les moutons.

Février 2017.

Rwanda 1994.

Tout n'était que ténèbres
Les cœurs désabusés
Les corps violentés
Les âmes torturées
La nuit étendait un drap noir
Sur la surface des visages
Des cris ne pouvaient sortir des bouches
Bâillonnées effacées par une bouillie de sang
Un goût amer et sûr rodait
Une odeur d'entrailles pourries
Envahissait tout le paysage
Des bombes au hasard
Des lames tranchantes
Des fusils crépitant
Des enfants courant vers la mort
Affamés assoiffés et meurtris
Des mères en deuil
Des pères coupés par le milieu
Occis à grands coups de bâton
Exposés au soleil morne
Recouverts de mouches et grouillant d'asticots.

Au loin des témoins blancs
Le nez dans leurs assiettes
L'œil rivé au téléviseur
Devisant benoîtement sur la barbarie des nègres.

Plus loin encore dans leurs Elysées
Disant à nouveau plus jamais cela
Préparant la guerre pour bâtir la paix
Les coupables vautés sur leur tas d'or.

Février 2017.

Amourettes printanières.

Le merle gazouille ses trilles amoureux,
Aux quatre coins du jardin son chant résonne,
Il court sur la pelouse comme un bienheureux.
Dans les arbustes éclosent des taches jaunes.

L’oiseau noir au bec doré, tout calamistré,
Fait le fier et danse dans les pâquerettes,
La merlette l’incite à venir folâtrer,
Dans le si doux renouveau des amourettes.

Mars 2017.

Foudroiement.

Ce pincement au creux du ventre,
Ce haut-le-cœur qui comble d’un coup le vide,
Cette présence qui devient indispensable,
Qui révèle au fond de la conscience
Une impression de plénitude,
Qui d’un coup stoppe l’isolement
Si particulier de l’adolescence,
Ce coup au foie brutal, et pourtant si doux,
Qui nous rend subitement stupide,
Troublant notre esprit, comme notre vue,
Cet élan incontrôlable vers l’autre,
Soudainement objet de tous nos désirs.
Sitôt que son empreinte nous marque,
D’un indélébile et furieux sentiment,
Où tous nos organes semblent enchevêtrés,
Nous plonge dans une jubilation intense,
Aussitôt remplacé par la peur panique
De perdre si précieux trésor.

Mars 2017.

Transhumance.

Mai s’endort doucement,
Au loin, un bruit de cloche en ferraille
Qui vient grossissant.
Puis les aboiements des chiens.
Nous nous regroupons sur la route,
On n’aperçoit rien encore,
Tout le monde guette.
Les hommes ont quitté la vigne,

Juste pour les voir passer.
Débouchant du virage, sortant des cyprès,
Les deux mules de tête, avec leurs bâts,
Et deux bergers marchant bon train.
Enfin le troupeau,
Son piétinement sonore,
Ses bêlements,
La chaussée n'est plus qu'un ruban crème
Qui ondule et déborde les bernes.
Les chiens courent autour des brebis,
Les contenants sur le chemin,
Parfois un pâtre crie, ou siffle.
Le grand troupeau est en marche depuis Arles.
La grand-mère vient au bord du chemin,
Elle donne à boire aux bergers
De ce vin mouillé et sucré,
Qui abreuve les hommes aux champs.
Ça discute, ça rigole,
Et les moutons avancent toujours,
Cela va faire vingt minutes,
Que la colonne défile,
Ils sont des milliers partis de Camargue,
Qui vont trotter Jusqu'aux alpages,
Du côté de Barcelonnette.
Voilà la fin du convoi,
Une dernière mule tirant un charreton,
Des bergers s'y reposent un peu,
Les pieds ballants, les paupières mi-closes,
Le voyage dure,
Il faut tenir la distance,
Et soigner quelques bêtes.
J'ai six ans,
Maman me tient la main,
C'est la dernière transhumance,
L'an prochain, il n'y aura que des camions.

Mars 2017.

Passé.

Cela vient comme une vague,
Ça monte du ventre,
Jusqu'au cœur.
Une émotion trop forte,
Qui me submerge brutalement.

Mon esprit devient confus,
Puis il s'ouvre au souvenir.
La confusion disparaît,
Des images s'imposent,
Vives, précises, prenantes,
Venues du fin fond de l'enfance,
Avec une vigueur excessive.
Je suis ballotté dans un ressac,
Comme une pelletée de sable,
Assailli des parfums, envoûté des goûts,
Que je croyais perdu.
Les sens en émoi,
À fleur de peau,
Je perçois des caresses oubliées.
Je revois des visages,
Des objets d'antan,
Des lieux dérobés,
Depuis longtemps à ma mémoire.
Des noms me reviennent,
Par bribes,
Tout un peuple de fantômes,
Qui me furent proche ou plus lointain,
M'entoure d'affection.
Cela se calme peu à peu,
L'habituelle quiétude revient,
Des larmes sont passées,
Qui ont nettoyé la poussière du temps.

Mars 2017.

Passant.

Ô toi qui passes,
Étranger dans ma ville,
Étrange voyageur sans bagage,
Qui marchant d'un pas hésitant,
Regarde les immeubles trop grands
Projeter leurs ombres sur le sol trop sale,
Ne t'arrête point.
Continu ta route seul,
Oubli jusqu'à notre existence,
Et sur des chemins de campagne,
Va chercher plus loin,
Le pied d'un arc-en-ciel multicolore.
Il paraît qu'un trésor s'y cache,

Fait des mots négligés,
Que nous ne prononçons plus guère,
Des mots sucrés et salés et amers,
Qui racontent à l'oreille,
L'histoire sans fin des enfants perdus.

Mars 2017.

Comme l'oiseau.

Chaque fois que passe l'oiseau,
Dans les cieux clairs de mon cœur,
Je tends mes bras secs,
Et les imagine emplumés de blanc,
Puis d'une légère poussée des pieds,
Je m'envole à sa poursuite.
Le sol s'éloigne,
Je monte si haut,
Là où l'azur se noie,
Dans l'obscurité spatiale,
Alors, la tête dans les étoiles,
Je caresse la lune,
D'une plume légère.

Mars 2017.

Nuitamment.

Une lune pâle perçant la brume légère,
Auréole la cime du cèdre,
D'un halo blanchâtre.
Un juvénile duc, posé quelque part,
Pousse son appel désespérant,
Perçant la nuit moite,
D'un cri acéré et rauque.
Le bruissement d'un hérisson,
Sortant du taillis de bambous,
Puis le craquement sec,
D'une coquille d'escargot.
Le doux frottement de l'air,
Sur les ailes d'une pipistrelle,
Et la contraction juste audible,
D'une vieille planche,
Que le soleil a trop chauffé.
Le lointain mouvement des vaches,
Dérangées au pré,
Par un facétieux renard.

L'intermittente stridulation
De quelque grillon,
Et le coassement des rainettes,
Grimpant sur la vigne vierge.
Bien que calme,
La nuit n'est jamais silencieuse,
Ses habitants discrets,
Y mènent une vie secrète.

Mars 2017.

Printanières.

Les petites courent d'un pas léger
Sur l'herbe verte du jardin.
Elles sont encore si frêles,
Que les pâquerettes se redressent
Aussitôt leur passage.
Leurs mèches blondes,
Bousculent un peu l'air tiède,
Le printemps leur va bien.
Elles se poursuivent, riantes,
Parlant de princes et de loups.
Je paresse sur une chaise longue,
Veillant du coin de l'œil,
Simulant le sommeil.
Alors elles arrivent, toutes joyeuses,
Sautent sur mon ventre,
Criant « Nonno »,
Dans un éclat de rire.

Mars 2017.

Oublié.

User une vie d'errance,
À l'inéluctable déclin,
Ne laissant de notre destin,
Qu'une trompeuse apparence.

Vivre intensément chaque jour,
Cherchant de cesse le bonheur,
Se défiant de l'ultime peur,
Bravache au dernier séjour.

L'infime trace établie,
S'estompera, qui contrainte,
Sous de nouvelles empreintes,
Dans les méandres de l'oubli.

Mars 2017.

Démons de la nuit.

Je m'enfuis la nuit en des rêves insensés,
Où combattant des cohortes de synancées,
Je retrouve avec force mon bras vengeur,
Pour retirer de ma vue toutes les horreurs.

Parfois la songerie m'emporte vers la joie,
Ripaillant, lutinant la gueuse, je festoie,
Oubliant dans ces furieuses bacchanales,
Jusqu'à l'extase, mon existence banale.

Lorsque les délires s'apaisent, bienheureux,
Me voici seul sur un océan nuageux,
Percevant dans les abîmes de la nuée,
Un firmament de couleurs finement nuées.

Quelquefois l'imaginaire se joue de moi,
Qui mettant prestement tous mes sens en émoi,
Me fait enlever du sol et tendre mes bras,
Volant dans l'azur, en rutilant apparat.

Ô nuits encombrées de démons et merveilles,
Fariboles batifolant jusqu'au réveil,
Songes fous, peuplant en silence mon sommeil,
Accompagnez-moi au grand retour du soleil.

Avril 2017.

Ombres.

J'aime la compagnie des ombres,
Elles passent, si légères,
Ondoyantes aux reliefs,
Furtives et anonymes.
Le sol est un théâtre,
Où se jouent comédies et drames.

J'aime la compagnie des ombres,
Certaines déambulent,

D'autres filent, rapides,
Par deux, elles s'arrêtent parfois,
Se confondant en une seule,
Ou disparaissant dans une plus sombre.

J'aime la compagnie des ombres,
De mon point fixe,
Elles avancent, reculent,
S'emmêlent, se démêlent,
Raccourcissent, ou s'allongent,
Au gré du jour qui va.

Avril 2017.

Plein avril.

Germinal s'achève, et commence floréal,
Les acacias étalent leurs grappes blanches,
Des abeilles bourdonnent autour,
Venant en butiner le délicieux nectar,
Sous les arbres flottent des effluves subtils
D'eau de fleur d'oranger et de jasmin.
Le romarin lance par-dessus ses fleurs,
Qui lentement palissent,
Des tiges duveteuses aiguillées de vert,
Montant vers l'azur clair
Telles des chandelles de verdure.
Tandis que les lavandes se gonflent d'importance,
Impatientes de pousser leurs brins odorants,
Le thym et la sarriette sont garnis
De petits pompons violets.
Les cornets de muguet s'ouvrent,
Attendant leurs petites clochettes.
Le chèvrefeuille allonge démesurément,
Ses lianes bientôt fleuries,
Les rosiers explosent de rouge,
Et la boule de neige s'exhibe.
Le cèdre étire mollement,
Des doigts clairs et tendres,
Au bout de ses branches rêches.
Les grandes feuilles des iris,
Laissent jaillir leurs hampes,
Garnies de taches mauves ou blanches.
Et dans ta fraîcheur, ô plein avril,
Partout le sol se couvre de pâquerettes.

Avril 2017.

Deux soleils.

Des seins comme deux soleils
Embrasant sa poitrine
Noyant mes yeux de trop de lumière.
Sa marche est une danse
Mais sa voix déchire une nuit béante
De libertés perdues...

...Des baleines tristes
Se noient dans les abysses.
L'océan clapote sur les wharfs
Sous un couvercle de plomb.
L'orage n'explosera pas
Sous la trop lourde atmosphère.
Nous resterons clos,
Éminemment sournois,
Suspicieux de tout mouvement,
Seulement ouverts à nos craintes.
D'autres passeront indifférents
À nos tourments,
Qui continueront un chemin blême
De présents conflictuels.
D'autres encore,
Armés jusqu'aux dents,
Cachant le sexe sous des tissus de honte,
Cracheront sur nos cadavres
En éructant des psaumes.
Nous mordrons notre langue au sang
Pour taire nos implorations.
Nos femmes tendront un sein sec
Aux enfants morts nés
De l'ignominieuse guerre.
Des colonnes d'orphelins
Défilant au pas cadencé,
Comblent d'aise des maréchaux affamés.
Aux mondes perdus,
Sous la paresse omnipotente
De gouverneurs corrompus,
Les crachats du peuple
Tomberont en sanglots gluants.
Nos prières aux dieux, restées vaines,
Finiront dans la fange

De nos passions désolées...

...Des seins comme deux soleils
Embraseront sa poitrine,
Noyant mes yeux de merveilleuse lumière.
Et son chant mélodieux
Accompagnera la danse
D'une liberté retrouvée.

Avril 2017.

Vagances.

...Dans un incertain présent
Je déambule stupidement...

...Voyant sans regarder je divague,
Je dis vague,
Je pense à la mer,
Aux crabes dans leur armure verte...

...Saoul je me trouve divin,
Je dis vin,
Je pense à la vigne,
Aux crus s'impatiant dans les caves...

...Parlant pour ne rien dire je digresse,
Je dis Grèce,
Je pense aux philosophes,
À tous leurs oiseux Sophismes...

...Repu je digère,
Je dis gère,
Je pense aux financiers,
Gavés des fruits de nos labeurs...

...Dans le brouillard je discerne,
Je dis cerne,
Je vois dans mon triste reflet,
Des yeux maquillés de tristesse...

..Je déambule à présent
Dans une certaine stupidité...

Avril 2017.

Larmes africaines.

*Des larmes amères,
Sur le beau visage nègre
D'une Afrique en pleur...*
Le sourire condescendant,
Sur le pâle visage
Du colonisateur.
L'échine malmenée,
Par les fardeaux
Sur la tête des femmes.
Tous ces hommes,
Partis loin,
Défendre la terre des blancs.
Les animaux sauvages,
Dans les savanes,
Devenus attractions touristiques.
L'épaisse forêt,
Foisonnante de vie,
Tronçonnée, arrachée, disparue.
Les anciens esprits,
Des eaux, de la terre, de la vie,
Remplacés par un mauvais Dieu.
Tous ces masques,
Rituellement sculptés,
Vendus pour un peu de monnaie.
*...Des larmes amères,
Sur le beau visage nègre
D'une Afrique en pleur.*

Mai 2017.

Les petites choses.

Mille petites choses sont beauté de la vie,
Qu'un grand soleil resplendissant disparaisse,
Laisant venir des nuages chargés de pluie,
Et le travail épuisant se mue en paresse.

Mille petites choses sont beauté de la vie,
Même sous l'ondée toute rafraîchissante,
Le ramage insolent du merle nous ravit,
Les arbres alourdis d'averses nous enchantent.

Cent petites choses sont joies de l'existence,
Le rire des enfants, pataugeant dans la boue,
D'un plat qui mijote la subite appétence,
Un vent soudain qui fait tressaillir les bambous.

Cent petites choses sont joies de l'existence,
La bière fraîche venant apaiser la soif,
Les éphémérides et leurs sottes sentences,
La salle obscure du cinématographe.

Cent petites choses sont clin d'œil du destin,
Le doux regard d'une allègre jeune fille,
Son corps offert à nos sens, délicieux festin,
Qui emplie l'âme d'un parfum de vanille.

Cent petites choses sont clin d'œil du destin,
Une route nouvelle prise par hasard,
Découvrant la voie d'un avenir incertain,
Envolant prestement nos rêves de César.

Tant de petites choses qui sont notre vie,
Déterminant innocemment notre passage,
Autant de petits choix qui règlent nos envies,
Et fabriquent de nous des fous ou des sages.

Mai 2017.

Le bain du merle.

Chaque jour il arrive,
Courant sur le plancher,
Ses petites pattes cliquettent sur le sol,
Il se poste au bord de l'eau,
Tourne sa tête de droite et de gauche,
Me regardant depuis le bord de la piscine,
Il me nargue, l'effronté.
Son bec jaune, décrit de courts arcs de cercle,
Il est sans doute dans l'expectative,
J'y vais, j'y vais pas...
Et hop, il s'envole...
Il recommence son manège plusieurs fois,
Puis il se décide.
D'un bond il saute. Plouf...
Il lève son bec bien haut, étire son col,
Étant ses ailes à demi, et barbotte tranquillement.

Ensuite il se pose sur la murette, s'ébroue,
Et me gratifie d'un petit chant moqueur...

Juin 2017.

Pégase.

Je serai un cheval fou
Galopant dans l'immense prairie,
Jusqu'au précipice
Où déployant des ailes,
Je deviendrai Pégase.
Alors je volerai,
Planant dans un ciel
Encombré de nuages multicolores.
Je verrai au sol des ombres mordorées,
Tachetées de points gesticulant,
S'affairant vainement à des tâches inutiles.
Je parcourrai la solitude des océans,
Cherchant des navires perdus,
Des îles et des continents.
L'azur sera mon domaine,
J'y serai prince et roi de nul peuple,
La nuit succédera au jour,
Puis étincelant je deviendrai
Une étoile anonyme,
Quelque part au fond de cireuses ténèbres.

Juin 2017.

Des mots, des lettres.

Des mots, sans suite, désordonnés,
Des lettres alignées, sagement,
Sur des cahiers d'écolier.

Des mots, qui s'ordonnent,
Des lettres d'amour, follement écrites,
Sur un beau papier ivoirin.

Des mots, qui deviennent pensées,
Des lettres classiques,
Sur des livres précieux.

Des mots, scandés par la foule,
Des grosses lettres,
Sur des banderoles.

Des mots, criés, restés paroles en l'air,
Des lettres, écrites de sang,
Sur l'asphalte des rues.

Des mots, murmurés à l'oreille,
Des lettres dessinées du doigt,
Sur la douceur d'une peau.

Des mots, que l'on n'ose dire,
Des lettres, non expédiées, laissées là,
Sur un secrétaire délabré.

Des mots, qui vibrent,
Des lettres, frissonnantes et colorées,
Sur la page d'une poésie.

Des mots, dans un souffle,
Des lettres, péniblement ânonnées,
Sur les lèvres d'un mourant...

Juin 2017.

Mort d'un poète.

Un ciel liquide coule depuis des jours,
Par instants, les nuages sont sans ondées,
Cela ne dure pas, à nouveau,
De pleins seaux sont lancés.

Pourtant, l'incendie qui court mes membres,
Ne s'éteint point,
La patience n'est pas mon fort.

Mon cœur, brûlant de colère,
N'est pas apaisé,
Cette pluie qui m'exaspère,
Nullement calme ma fièvre.

*Maudit poète, mal-aimé,
Fustigeant l'univers entier,
Toute honte bue, puis pissée,
Aux latrines de l'histoire,
Finirai, inconnu, au trou noir jeté,
Quelques planches pour dernier vêtement.*

Je voulais du temps de jeunesse,
Un monde nouveau, où plus nulle détresse,
Ne tarauderait une humanité quiète,
Où le courage faisant fi de la veulerie,
Ferait tomber nos dernières chaînes.

Lors, foin de tout cela,
Esclaves sommes restés,
Nos âmes clouées d'argent sale,
Espèrent richesse et célébrité,
Et photographie sur papier glacé,
D'insipides magazines,
Montrant de dérisoires pantins,
Vanter les mérites d'une société dissolue.

*Maudit poète, malmené,
Criant l'espoir, bavant d'amour,
Brocardé par les bien-pensants,
Regretté par les renégats,
Finirai, méconnu, en terre enseveli,
Quatre planches pour dernier costume.*

Sarabande des morts,
Déguisés de somptueux cercueils,
Vanité des familles,
Bouffonnerie loufoque,
D'un goût douteux,
Dont nos contemporains raffolent.

Ceux qui restent, continuent la mascarade,
De guerre lasse, repos de guerriers,
Puis la bataille encore,
Pour de sombres peccadilles,
Et la paix revenue, fêtée comme il se doit,
Noyant le peuple dans l'alcool d'une fausse joie.

*Maudit poète, mal armé,
Pour une incertaine vie,
Nu de la tête aux pieds,
Sans mensonge ni vérité,
Finirai, ignoré, au trou noir jeté,
Habillé de planches pour l'éternité.*

Juillet 2017.

Bacchanales.

Aux fêtes de Bacchus, m'en allais,
Roulant mon tonneau,
Sur le chemin de l'espérance,
J'allais comme un Sisyphe,
Poussant son caillou,
Le mien, plein du liquide vermeil,
Deux pas en avant, un en arrière,
Déjà bien altéré, par la dive boisson.
J'imaginai, avant que d'y être,
Des sylphides dansantes, dévêtues,
Sous la sélénite clarté,
Accompagnées de la musique sauvage,
De Pan soufflant son double chalumeau.
Je me sentais satyre, mi-homme, mi- cabri,
Virevoltant, coursant les filles,
Les yeux luxurieux,
La bouche collante d'un vin capiteux.
Quémandant amour et cajoleries
À des femmes mutines et délurées,
Exhibant leurs charmes sans pudeur,
Je m'extasiais, dans un plaisir souverain.
Et las, trop entraîné de besogne,
Suffisamment contraint de boisson,
Je m'affalais enfin, repu, saoulé,
Dieu de l'ivresse et du bonheur...

Juillet 2017.

Les anarchistes.

Ils étaient des milliers, ils furent des millions,
À inventer un monde sans capital,
Un soleil neuf brillait en eux,
Sorti du fond des ténèbres catholiques,
Surgi du tréfonds d'une Espagne désespérée,
Barcelone en fête avec eux,
Riait d'éclats dépoussiérés.
Les vieilles hiérarchies jetées aux ordures,
La liberté vissée au cœur,
Fraternels, jouisseurs enfin,
D'un amour débridé,
Ils allaient construire un avenir sans profit,
Sans ordres, sans argent, sans pouvoirs.

Leurs chants résonnaient jusqu'au bout de l'Europe,
Leur combat avait écho jusqu'aux Amériques,
Le vieux monde tremblait,
Les bourgeois s'affolaient,
La commune revenait.

De sobres drapeaux rouge et noir,
Remplaçaient d'orgueilleux étendards,
Franchise et camaraderie, politesse des gueux,
Foulaient aux pieds les révérences futiles,
Chacun libre faisait pour l'autre au besoin,
Le superflu n'intéressait plus personne,
La foi était dans la rue, humaine.

Des villages, des villes, renaissaient,
D'une joie véritable,
Seul le partage avait un sens,
La vie triomphait de l'esclavage.

Alors, haïs par les Franquistes,
Trahis par l'internationale communiste,
Abandonnés des socialistes,
Les armes à la main, défendre la vérité,
Face au mensonge des nations,
À Guernica sous les bombes,
On exterminait l'espoir.

De partout des amis venus, par brigades,
Prêter main forte, aux insurgés libertaires,
Ne purent que battre en retraite, fuir,
La barbarie reprenait ses droits,
Écrasant sur son passage,
Jusqu'au souvenir de leur existence.

Juillet 2017.

Reflets

Les miroirs sont fous
Qui nous regardent
En tirant leurs langues
Ils se vengent
De n'avoir point de reflets
Le mien est cruel

Je lui donne dix-sept ans
Il m'en renvoie soixante
Et une vague image de mon père.

Octobre 2020

Au cimetière de Lourmarin.

Mon très cher Albert,
Ton corps est là, sous les iris fleuris
Par un soleil resplendissant
Du mistral de mai.
Bien cher Albert,
Nous avons encore la peste,
Amsterdam se mire continuellement
Dans ses canaux putrides,
Et les étrangers à la gloire et à l'orgueil
Rêvent toujours d'avenir où fleuriront les cerisiers.
Tu demeures chez Hadès,
Mais le souvenir de toi,
Marchant sur le chemin de Bondelon,
Fait frissonner mon cœur
Et trembler mes mains
Qui cachent, là sur ta tombe,
Mon visage en pleur.

Novembre 2020

Mistral d'automne.

La bourrasque siffle aux interstices des huis,
On sent jusqu'aux intérieurs fraîchir l'éther.
L'automne s'en va, nous sentons venir l'hiver,
D'un ciel immense et clair d'où l'été s'est enfui.

Les dernières feuilles de platane envolées,
Les cyprès ploient sous les assauts violents du vent.
De la vigne il ne demeure que sarments,
Les olives restantes ont viré au violet.

Contre les aiguilles des cèdres et des cades
L'aiglon se griffe et redouble de haine,
Lançant de cinglantes gifles par saccade.

Dans tout le Comtat, à la paisible plaine,
Rien n'arrête Mistral, nulle barricade
Ne le retient, il est maître en son domaine.

Novembre 2020

Gironde 2.

Elles viennent de l'océan,
À la rencontre
De celles venues de lointains Pyrénées.
Gonflées de Dordogne de Tarn et d'Aveyron
Leurs courants contrariés raclent les fonds boueux.
Flottant bois à la dérive,
S'élargissant jusqu'à la mer,
Elles prennent couleur de terre.
Puis devenues singulière se nomme Gironde.
Naguère navires y croisaient
Toutes voiles déployées.
Les ventres emplis de vin,
Ou de pacotilles et verroteries et vieux mousquets.
Gagnant la haute mer, traversant Gascogne,
Galions, gabares et goélettes
Plongeaient aux rives d'Afrique.
Y quérir fausse ébène et vrais esclaves,
Pour les mener en quelques Amériques,
Cueillir coton et recevoir chicotte.
Aujourd'hui le va-et-vient immuable
Des ondes turbides, ne porte que nef d'acier
Déversant flot de badauds
Aux rutilants quais de bordeaux.

Novembre 2020

Écrivains anonymes

Bonjour je m'appelle Frédéri et j'écris.
Bonjour Frédéri !
J'ai honte, j'écris mes vérités,
Ce ne sont jamais celles des autres.
Je suis un faussaire un menteur,
Je fais semblant de chercher un sens à ma vie,
Bien que je sache qu'elle n'en a aucun.
Je suis fou, enfin je voudrais l'être,
Avec l'âge me vient la sagesse.
Je mens encore,
Je ne suis pas sage non plus,
Personne n'est sage,
La sagesse est un leurre pour les imbéciles.
Je croyais que la littérature égayait le monde,
Qu'elle pouvait donner à penser,

Mais là aussi je me suis planté.
On n'écrit que pour soi,
Si la lecture plaît, on fait de la thune,
Sinon on reste dans l'oubli.
Cela fait maintenant quarante jours que je n'ai rien écrit.
Bravo Frédéri, un jour après l'autre,
Tu es sur la bonne voie.

Novembre 2020

Animas hominum

Ne pouvant qu'apprivoiser
Les cauchemars qui nous hantent
Transcendons nos appréhensions
En allégresses éthyliques
Afin de ne point sombrer
Dans les eaux glauques
D'un océan de paranoïa
Du fond du fleuve
Où se noie la raison
Pousser des pieds
Refaire surface
Marcher sur les rives incertaines
D'une destinée aléatoire
Sautant d'écueil en récifs
Tendant d'atteindre
La quiète plaine
Où déposer nos fardeaux.

Novembre 2020

À ma fenêtre

Le soleil cru de novembre
Fait miroiter
Le toit blanc de gelée matinale
Sous un azur bleu pâle
Vierge de tout nuage
L'églantier expose
Sur une verdure blêmissant
Ses gratte-culs vermillon
Au mur sud de la cabane
Qui réplique le ciel
La ramure du jasmin
Fléchit légèrement
Sous la froidure automnale

Le cèdre étire ses doigts
Devant des squelettes d'acacias
Les lauriers roses et blancs
Arborent leurs gousses rougeâtres
Tandis qu'un iris fou fleurit seul
Le rouge-gorge se pose sur l'olivier.

Novembre 2020

Orage comtadin.

Au-delà de la plaine surgit le Ventoux
Majestueux et farceur laissant croire aux fous
Son chef recouvert de neiges éternelles
Lors que ne sont que pierrailles bien réelles

Au sud les canines aiguës de Montmirail
Gravies de vignobles en larges éventails
Puisant dans la roche leurs sèves à venir
Dévorent un ciel trop bleu qui ne sait ternir

Le mont comtadin attrapant la colère
Lance des orages aux terribles tonnerres
Qui vont fracasser les villages accrochés
Aux collines vauclusiennes écorniflées

Les cieux devenus comme noir de cheminée
Déversent à grands seaux la Méditerranée
Noyant tout le paysage depuis Vaison
Jusqu'à Cavailon entre Durance et Coulon

Alors les collines toutes grises et bleutées
Arborent un vert tendre éclatant de santé
Qu'un soleil plombé d'azur s'en va estomper.

Novembre 2020

Femmes

Cachées
Brisée
Salies
Violentées
Caillassées
Exposées
Vendues
Méprisées
Vilipendées
Discriminées
Exploitées Jusqu'à n'être rien
Qu'épouses
Mères
Maîtresses
Putains
Pour des mâles jouisseurs
Puritains
Dépravés
Dominateurs
Qui se veulent
Juges
Rabbins
Curés
Imams
Lamas
Faussement compassés.

Novembre 2020

Solstice d'hiver

Bientôt la plus longue des nuits viendra poser
Sa pèlerine de ténèbres sur nos âmes.
La crainte aiguisera le fil de nos lames
Qu'aux cauchemars ne sauront pourtant s'opposer.

Mais au matin, la lumière de l'aurore
Aura vaincu la ténébreuse existence.
Voyant à ce jour une nouvelle chance
De grandir et vaincre Sodome et Gomorrhe.

Lors au fil des jours la lumière croissante
Verra nos labeurs combler nos espérances,
Et nous débarrasser de nos pestilences,
Dans le cri d'une allégresse flamboyante.

Ce renouveau, venant au début de l'hiver
Nous aider à en supporter les froidures,
Souhaitant que de la neige naisse un brin vert,

Ouvrant nos cœurs d'une puissante alacrité,
Délivrant nos corps de toutes courbatures,
Joignant nos âmes dans l'universalité.

Décembre 2020

Anima.

Car je suis immortel, mon corps fait d'atomes,
De toute éternité, je suis, diffusément.
D'électrons liés, assemblés hasardement
Au sein de ma mère, je deviens un homme.

Être incertain, combinaison étrange,
J'aurais pu devenir eau, rivière, lac,
Ou même océan, bousculé par les ressacs.
Peut-être jadis aurais-je été mésange,

Aussi bien que roche solide et inerte,
Ancré puissamment au cœur de la montagne.
Ou bête sauvage courant nos campagnes,
Autant que cactus en une lande déserte.

Mais d'os de chair et de sang la vie m'a choisi,
Pantin dérisoire, animé d'on ne sait quoi.
Cherchant inutilement d'occuper mes doigts,
Isolé dans la multitude, me voici.

Là et las d'ignorer raison de mon être,
De méconnaître la vérité de l'âme,
De représenter comédies et drames,
Sans savoir jamais, pourquoi j'aurais dû naître.

Ainsi, lorsque ce qui m'anime périra,
Dira-t-on de mon corps, son âme l'a quitté ?
Dans la terre on déposera ma nudité,
Qui de fleurs et d'herbes vertes se couvrira.

Il faudra que trépasse ce qui m'anima
Pour que s'accomplisse le cycle immuable
Que mon âme mortelle aux autres semblables
Retourne à l'inexistence et l'anonymat.

Il n'est ici-bas d'autre dieu que nous-même
Choisissant notre destin avec mollesse
Ou précipitant dans l'action nos faiblesses
Responsables de nos propres anathèmes.

Fruits du hasard conduits par la nécessité
Construire et déconstruire seul but avoué
D'une vie trouble dont nous paraissions doués
Pareillement à chaque filiation ressuscitée.

Nous allons, bizarrerie insensée d'un cercle,
Refermant sans cesse sa boucle infinie,
En un temps, qu'aucunement n'avons défini,
Sous la voûte des cieux n'étant que couvercle.

Décembre 2020

Une pluie fine a détrempé son manteau
La marche de l'homme est devenue lourde
Ses godillots à chaque pas
Pénètrent davantage le sol boueux
Il vient de loin
D'au-delà des monts couverts de neige
D'au-delà du grand océan
Où les goélands crient
L'homme s'appuie sur un bâton
Un grand capuchon masque son visage
La main noueuse et sèche tient le bois serré
On devine que sa houppelande
Cache une souffrance

Une peine immense
A mesure qu'il s'approche
La peur nous tient
D'un geste lent il retire sa capuche
Sa face est étique ses yeux creusés
Mais ni ses sourcils énormes et gris
Ni ses cheveux en bataille
Ni sa barbe blanche et sale
Ne peuvent atténuer la puissance de son regard
Il perce nos âmes falotes
Il nous invective
Et pourtant nous ne ressentons aucun jugement
Du dédain peut-être
Des reproches qui sait.
Aucun n'ose soutenir ses yeux
Aucun ne parle
Tous savent qui il est et pourquoi il est là
Il revient de temps à autre, nous scrute
Constata la folie de nos citées
La veulerie de nos actes
L'inconscience de nos esprits
Ensuite il s'en retourne
Un peu plus fatigué un peu plus désemparé
Puis nous reprenons nos turpitudes.
Reviendra-t-il ?

L'espoir.

Janvier 2021

Stupéfiante infamie.

Errant sournoisement, la mauvaise graine
Hante, de nos villes les trottoirs immondes.
Vendant leurs stupéfiants telle une gangrène,
À ces jeunes à l'espérance moribonde.

Pourtant enfants, ils désiraient autres choses,
Un monde équitable, un travail honnête.
Mais laissés pour compte, ébranlés, moroses,
C'est à leurs dépravations qu'ils se soumettent.

Au bout, l'immonde, où la tyrannie exulte !
Ces cachots où respect n'est qu'un terme grossier,
Où trafics foisonnent, d'où rien ne résulte
Que viol et corruption au regard des geôliers.

Vivant dans l'infamie et l'indifférence,
Tous, sont dans la vilenie de la réclusion.
D'autres, cachés, laissent à nos descendances
Ces vénéneuses substances sous perfusions.

Tous ces fallacieux, tortionnaires impunis,
De beaux pays lointains, où de pauvres ères,
Sous la contrainte et totalement démunis,
Leur sèment ces méphitiques fourragères.

Tandis que leur commerce paye leurs conflits
Ils gavent d'argent salle nos vils gouverneurs,
Qui donne le change par justice accomplie,
Et gentiment dînent avec leurs pourvoyeurs.

Février 2021

Imagine.

Voyager ailleurs que dans l'espace,
Dans un intérieur semblant étreint,
Mais qui cependant tout aussi vaste
S'ouvre sur une immense dimension.
Où la langue et l'esprit se mêlent,
Inventant sans cesse de nouveaux songes,
Des histoires à dormir debout
Dans des limbes éthérés,
Sous des voiles boréales azurées.
Dans de nocturnes déserts
Où explose l'univers dans son entier.
Immergé en une totale liberté,
Où la réalité n'a plus d'importance
Qu'une imaginaire déraison.
Dans une fulgurante passion
Pour ce qui paraît futilités,
Sans plus d'entrave ni tabou,
Ni lieu ni temps ni logique.
Créant de nouvelles mathématiques,
Où un serait mille, mille rien,
Où addition ni soustraction

Ni nulle opération n'engendrerait
De résultat que un, seul,
Unique chaos global,
Dans une parfaite ordonnance.

Février 2021

Vindicte équine.

Je serai un cheval fou
Parcourant en un galop d'enfer
Les landes redevenues sauvages.
Je ne serai plus noble conquête,
J'aurai pour amis des loups
Courant la steppe et les monts.
Jamais plus je n'accepterai
De ces cavaliers hautains,
Faisant sonner leurs cors,
Effrayants de la forêt
Les pacifiques hôtes.
Je piétinerai vos jardins délicieux,
Je métrai à bas vos monuments affectés.
Vous n'aurez plus nulle part où aller,
Votre orgueil vous aura occis,
Et vous serrez parmi vos détritrus
Pourrissant dans les rues.
De vos métropoles tentaculaires
Ne resteront que ruines sales,
Et quelques survivants pleureront
Les beaux temps de votre magnificence.

Février 2021

Digue don da dondaine.

En passant chez Lorraine j'ai oublié mes sabots,
Puis je suis allée chez grand-mère.
Elle était partie boire un coup chez Lou.
Le café du commerce était bondé,
J'ai accroché mon chaperon rouge
Au portemanteau, et fait la causette
Avec Gavroche tout boueux,
Rousseau l'avait précipité dans le ruisseau.
À marcher pieds nus j'avais attrapé une écharde,
Poucet qui est gentil garçon m'a prêté ses bottes.
J'en ai profité pour faire une promenade, dans les bois.
Bambi gambadait, on entendait le coucou,

Du lointain de la forêt, un hibou répondait.
Je m'aperçus soudain que l'automne arrivait
Car les prés se couvraient de colchiques.
J'ai croisé deux capitaines,
Le troisième qui n'était que lieutenant,
M'a dit que je n'étais pas vilaine.
Je me suis regardée dans une claire fontaine,
Un rossignol s'est mis à chanter,
Et je me suis trouvé mignonne.
Un type m'a emmené voir des roses.
Il n'était pas sage et voulait trousser mon jupon,
Nous avons dansé la tarentelle,
Je lui ai laissé voir mes blanches dentelles,
C'était un fripon, et toute chiffonnée
Je suis rentrée à la maison en chantant
Digue don da dondon.

Mars 2021

Dépôt SGDL 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.